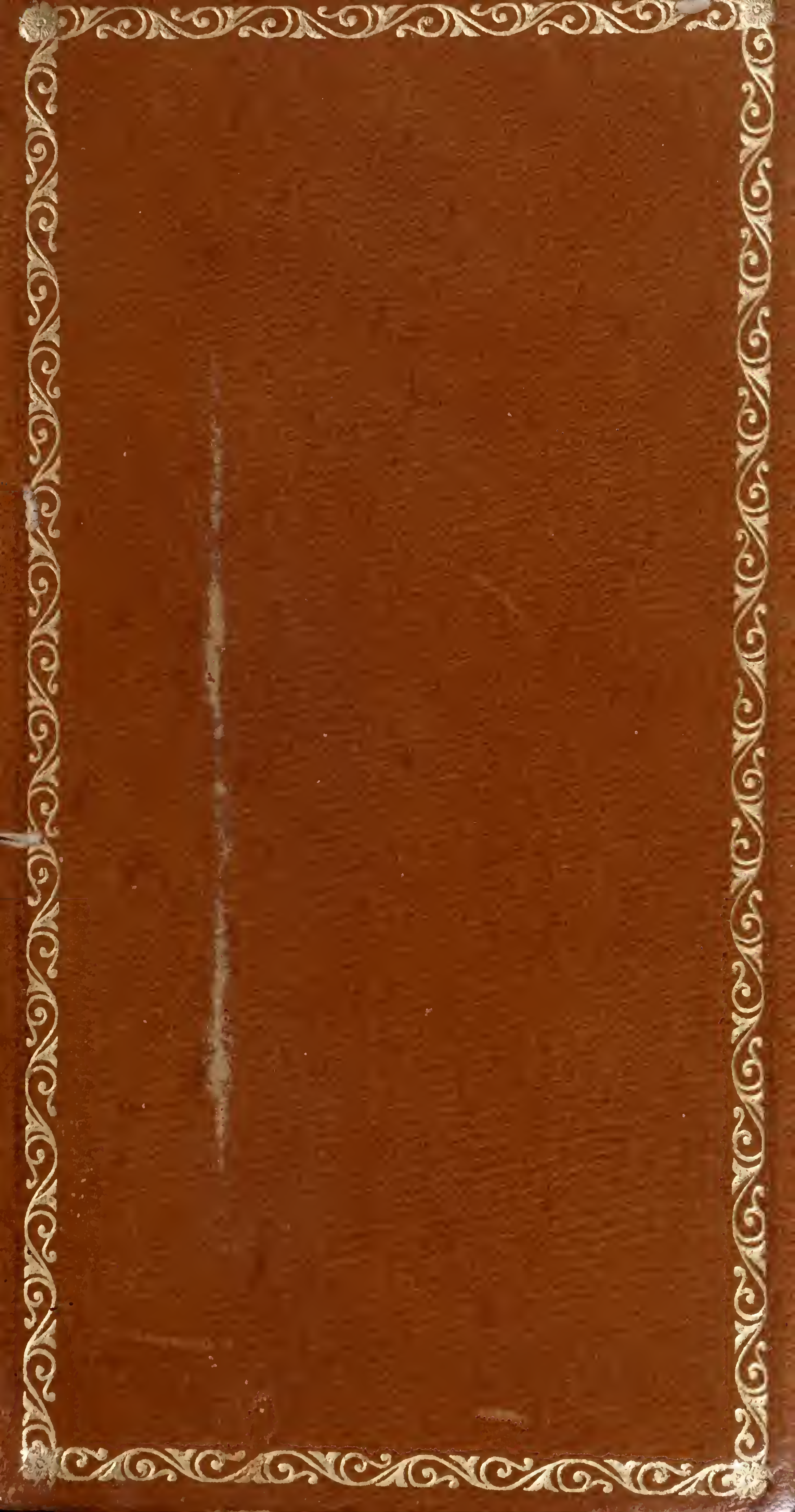


(a) 236 pp


COLLEZIONE CONTESSA ANNA LAETITIA PECCI-BLUNT
ROMA
SPARITA
N. A. 61A

LETTRES
SUR
L'ITALIE.

LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1785.

TROISIÈME ÉDITION.

Et me meminisse juvabit. VIRG.

TOME SECOND.

A LAUSANNE,

Chez JEAN MOURER, Libraire.

1796.


COLLEZIONE CONTESSA ANNA LAETITIA PECCI-BLUNT
ROMA
SPARITA
N. A. 61 A

LETTRES SUR L'ITALIE.

En 1785.

LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa *Borghèze !*

C'est une quantité de colonnes, de pilastres, de vases, d'ornemens, en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre ; et puis en porphyre, en bronze, en marbre, en albâtre.

Mais trop de magnificence est un défaut.—La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge, si cette femme est belle, ótez lui donc ces diamans et cette draperie; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté, c'est de la montrer, ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius*, qui se précipite.

Le héros et le coursier sont véritablement tombés; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne! Comme il repugne à l'abîme! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne: il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature physique, qui cède, et de la nature morale, qui triomphe!

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son ame et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Aurèle devait avoir cet air mélancolique: il aimait les hommes, il voulait les ren-

dre heureux, et il connaissait les hommes.

Ce buste est fini, le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle; il s'est reposé par-tout.

Que l'ame éprouve de délices à contempler les traits des bons princes! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir; dans le gladiateur du palais Borghèze, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer,

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé: on sent la mort de l'adversaire, dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre, sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et tendu, sont savantes!

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau du Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui sou-

dain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles; les doigts de ses pieds délicats, des racines; son beau sein fuit sous l'écorce; de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappellez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon? *Daphné, ne cours pas du moins sur les cailloux. Ah! fuis plus lentement, cruelle; je te poursuivrai moins vîte.* Je crois entendre, ici, cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée: je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré, ce matin, chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait en grand de la nature, peint par Buffon.—Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil.—Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre.—Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappelle Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle.—Cet éloquent Bélizaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois, à avoir pitié des peuples.—Ce poëme sur les Jardins anglais, que le goût français a écrit.—Ce poëme des Mois, qui charmera, dans tous les temps, les amans de la nature et de la poësie. —Ce poëme des Saisons, où sont les saisons.—Enfin, ce grand présent fait aux empires, l'*administration des finances.*

J'ai vu le P. J.... justement célèbre par son esprit, ses connaissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présentez-lui une

lettre de recommendation du secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu, ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription:

D'un sage, voici le modèle,
En même temps que le portrait.
La vérité, jamais, eut-elle,
De secrétaire plus fidèle,
Et de confident moins discret.

Le P. J.... a beaucoup d'envieux. Heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie? C'est, une impatience, dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des arcades. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avait proposé d'aller voir un tableau de Guerchin, qui représente

l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étais curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre!

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a long-temps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute, et pleure: tout à coup, elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son ame: ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent; elle se leve; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes. Elle apperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un

guerrier, les bergers ont peur et se taisent; mais, sur le champ, Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit: " con-
„ tinuez, famille heureuse, bergers
„ chéris du ciel, continuez à travailler
„ et à chanter, certainement ces ar-
„ mes ne viennent point porter le
„ trouble au milieu de vous: je ne
„ viens point interrompre vos travaux
„ et vos chansons ". Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt; elle avait ôté son casque: deux petits enfans qui étaient à vingt pas d'elle, l'apperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre; à quelque distance, la femme du vieillard, qui tirait de l'eau à un puits, s'arrête, et, d'un air étonné, regarde.

Composition ridicule!

Comment Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur! Comment Herminie a été attirée dans ce

lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfans! Enfin, ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits! Qu'avez-vous fait du ruisseau?

Mais voyez comme ce coloris est vrai! comme ces couleurs sont harmonieuses, comme le clair obscur est bien ménagé:

Il est bien question ici de peinture; je vous demandais un poëme.

Charmante idée du poëte! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle; elle aime; elle est malheureuse; ce sont des bergers qu'elle voit; mais elle est femme!

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune sculpteur d'Athènes, venait d'assister aux jeux de l'Elide.

Il avait vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avait vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur, auprès du Mercure de Termisandre : il avait vu, dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'emparent du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; et là, seul, en silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser, avec fracas, sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée, qui publie, dans l'univers, les noms de ses rivaux, et les éternise.

Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paraître : *le voilà !* Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude.

J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber, de moins haut, sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses, à ne plus négliger Polidore. Sur moi, s'arrêtera, avec plus de complaisance, le regard de ma chère Éphire.

Si je pouvais concevoir un chef-d'œuvre, qui vainquit tous ceux que le ciseau grec a, jusqu'à présent, inventés !

Essayons de réunir, dans un seul œuvre, le vrai, le beau, et le sublime, tout-à-la-fois.

Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle, parmi les dieux; les formes, dans le beau idéal; les charmes, entre l'adolescence et la virilité; l'action, parmi celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai.

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars; elle ne s'arrêta point à Mercure: elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avait fait dieu.

Je ne vois, dit-il, qu'Apollon, qui puisse remplir mon projet: je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter, et le vainqueur du serpent Python. Polidore choisit Apollon.

Le jour commençait à tomber: Polidore revient chez lui, il se couche: il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

Le voilà, s'écria-t-il. Il marche, il apperçoit le monstre, il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avait tendu l'arc est encore suspendu; l'autre repose.

Au premier rayon du jour, Polidore vole à l'attelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il, je le vois (son génie venait de l'y faire passer); il faut maintenant qu'il en sorte.

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais si-tôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne, détache et fait tomber, à ses pieds, une

partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout-à-la-fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et, si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lire et du jour, et le vainqueur du serpent Python.

Le ciseau de Polidore tremble, en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légérement le front, qui soudain pense; il appuye sous ses sourcils, et des yeux s'échappe un regard, qui a dévancé la flèche: enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère! C'est là ce marbre fait dieu, par un de ces ciseaux créateurs, qui, en choisissant, ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature!

Qu'il est beau! qu'il est noble! qu'il est imposant et touchant tout-à-la-fois!

Comme ce corps parfait se développe! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore (1)!

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites!

Sans cesse je viens la voir, je viens l'étudier sans cesse; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

---

(1) Polidore est un nom supposé.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de Saint Sébastien.

Le Jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de se souterrain immense, vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille; c'étaient des corps de martyrs.

Voilà des instrumens de supplices, des autels, une statue, en marbre, de Saint Sébastien, par le Bernin, et voici des éboulemens.

Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté; aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution, dans ce souterrain dangereux: plus d'une

fois des malheureux étrangers y sont entrés, et n'en sont pas sortis.

Il y a quarante ans, qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau: soudain, derrière eux, le rocher s'éboule.

La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va par-tout, on passe devant les catacombes; ô terreur! la porte n'était pas fermée!

On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre: on rencontre le nouvel éboulement!

On appelle. Des cris répondent. — Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue?

Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus; tout-à-coup, on n'entendit plus rien: on écouta encore, on écouta plusieurs fois, on n'écouta plus; on s'en fut. — Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé! quand la lumière menaça de s'éteindre!

— quand elle s'éteignit tout-à-fait ! que la femme ne vit plus son mari ; que le guide ne vit plus la route ; quand ces ténèbres furent devenues, pour eux, les éternelles ténèbres de la mort ! — quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt, qui prouvait son imagination et sa foi.

C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens, persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous, ici, accouraient à Dieu.

C'est, ici, que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient ! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportaient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver le bras des bourreaux. On ne gémissait pas ; on ne se plaignait pas ; on

ne pleurait pas; même les mères: on continuait à prier.

Un soir, comme on priait, tout-à-coup on entend un grand bruit; on apperçoit une grande clarté: c'était une troupe d'impitoyables soldats, qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après avoir surpris leur proie, ils entrent; ils pénètrent; on tend la gorge; ils tuent: seulement quelques femmes, et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main, ils égorgent, ils massacrent; ils cherchaient encore; mais le silence affreux, qu'ils viennent de faire, les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scellent, pour jamais, ce tombeau immense, avec des rochers énormes.

Je me trompe: ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles; la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule; elle entre et recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc.

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'arrêta; j'en eus regret. J'au-

rais voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidait mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui continuant son discours; " je me plais souvent à venir, dans ce souterrain, essayer la nuit, la solitude, et la froideur de la mort ".

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chûte des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains: là, détachée de tous ses sens, et seule avec elle, l'ame jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur inconnue. On dirait que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudrait que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures, ou de l'a-

mour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferait.

Nous sortîmes des catacombes ; et j'aurais voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'IMAGINATION de Michel-Ange était véritablement romaine.

Il lui était impossible d'avoir des vues médiocres, quand elle regardait ; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantait à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de Saint Pierre, le tableau du jugement dernier, et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras, l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophête,

Quel regard !

Ce front auguste semble n'être qu'un

voile transparent, qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture et l'inondent : mais le premier regard ne saisit que *Moïse*.

Cette barbe n'est pas dans la nature ; je le veux : mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression ; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte ?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La *villa Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé, pendant six ans, dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'uni-

vers, avait fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses regards. On y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, ici le lycée; là l'académie; plus loin le Prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un côteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies, et des théâtres. Là, étaient les champs élysées; là, étaient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur régnait, au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire, alors, pour la demeure du maître du monde.

C'est-là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature, et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la

volonté romaine n'ont rien exécuté d'aussi grand, que *la villa Adriana*; c'était comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poëtes, disait à tous les beaux arts: faites-moi, ici, le lycée; là, le portique; là, le temple de Canope; je veux, dans ce vallon, les champs élisées: prenez de l'or, un an, et cinquante mille de mes esclaves!

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença, avec le temps, à ravager.—J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçus, au premier aspect de ce lieu; lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte?

Je m'avançai, pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes, et les débris de murailles, je perçai cette solitude profonde, d'un bout à l'autre.

Quoi ! Caracalla, les Italiens et le temps, n'ont épargné, ni le lycée, ni le portique, ni l'académie! ils en ont effacé la trace!

Je me mis à parcourir les restes, qu'on pouvait reconnaître encore. Je me hâtais de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain ; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenaient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne!

J'allais, j'errais, je m'arrêtais; j'errais encore; je ne me lassais pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues, sous un ciel d'azur, sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres, où les gardes prétoriennes étaient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré ; il étendait, au milieu, une de ses branches, sur laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venaient assidûment mûrir ses fruits.

J'entendis

J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençait à être tard ; le soleil allait se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter, qui, de moment en moment, tombe, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que, vis-à-vis, sur une loge où jadis rugissait un lion, un rossignol chantait. Sa voix semblait accompagnée d'un ruisseau qui fuyait, en murmurant: sous la verdure.

J'écoutais alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence: — j'étais charmé!

Mais enfin la nuit entra dans le désert, et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Läocöon *du Belvédère*, qu'en rapportant ma conversation, sur cet admirable groupe, avec un jeune dessinateur.

J'étais occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour-à-tour, et à en goûter les beautés.

Comment, me disais-je à moi-même, M. de *** a-t-il pu écrire que la mort de Läocöon est représentée sur ce marbre, comme dans les vers de Virgile? M. de *** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive: ici, elle est simultanée. Dans Virgile, les serpents ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur secours; ici les enfans et le père sont attaqués à la fois. Läocöon pousse, dans les vers de Vir-

gile, des cris effroyables; et sur ce marbre, il se taît. Enfin, Virgile se borne à exprimer la douleur physique; Agasias (1) a rendu la douleur morale. Il a fait plus: il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile; et le poëte, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second, un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émouvoir; Agasias a voulu plaire. Agasias a vaincu Virgile.

J'achevais dans mon esprit ce parallèle, je pensais à l'utilité, dont pourrait être son développement, pour l'instruction des jeunes gens; combien il prêterait à mettre, dans tout son jour, la différence qui existe dans tous les beaux arts, entre la méchanique qui traduit, et le génie qui compose; dans ce moment, mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinait, à côté de moi, Läocöon.

(1) Nom supposé.

Je trouvais son dessein pitoyable ; et je me taisais.

Qu'en pensez-vous, me dit, en Italien, le jeune artiste ?

Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

Je pense comme vous, ma-t-il dit ; je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble ; cependant, je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessein réfléchirait votre modèle, aussi fidèlement qu'un miroir ; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie d'omissions graves, et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale ; elle ne saurait l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre, qui ne sont que des points, et qu'on ne saurait abréger : vous êtes donc obligé de choisir entre elles, et de supposer le

reste : mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent le corps, et rejetté ceux qui peignent l'ame. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est sur-tout le cœur tendre d'un père, et l'ame forte d'un sage. Aussi le Läocöon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible, qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis, n'est-il pas plus naturel ?

Sans doute, l'effet que vous produisez, est bien plus naturel ; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature, mais d'imiter la belle nature ; non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément, dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consiste le génie et

l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude, préférée ici par l'artiste.

Jeune homme! Agasias a été chargé de représenter, sur le marbre, le malheur de Läocöon. Il s'est dit, sans doute, à lui-même: si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur; et d'autant plus, qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans, et ce vieillard déchirés par deux serpens! Qui pourra soutenir un pareil spectacle? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur; il interroge tour-à-tour la sensibilité et la raison. « Le secret est trouvé, s'écria-t-il, „ il faut faire disparaître l'horreur de „ l'action principale, sous l'intérêt „ des accessoires. Ainsi je livrerai bien „ le corps du vieillard à la morsure „ du serpent: mais ce corps du moins „ sera parfait; et sous les années. les „ morsures et les souffrances, on verra „ briller par intervalle une beauté „ majestueuse. Ainsi, j'exprimerai „ bien encore, sur tout le corps de

„ Läocöon, la douleur physique qu'il „ éprouve; mais comme elle révolterait, si elle paraissait toute entière, „ j'en retiendrai dans l'ame une partie: je mêlerai ensuite ce que je „ laisserai paraître, avec la douleur „ d'un père. Mais, ces deux enfans „ m'embarrassent. Les montrerai-je „ déchirés tous les deux par les serpens? quelle monotonie dégoûtante! et je dépasserai la pitié. Non, „ il faut montrer ces deux enfans accourans à la fois, à leur père, par „ deux côtés différens; les serpens „ les saisiront tous les deux, avant „ qu'ils soient arrivés: mais un seul „ sera leur victime, et ce sera le plus „ jeune; la victime sera plus touchante. L'autre sera simplement enlacé dans les nœuds de l'affreux „ reptile; et son sacrifice sera différé. „ Je tâcherai que ces deux épisodes „ soient extrêmement attendrissans, „ afin d'éteindre, dans la pitié que „ ces enfans inspireront, un peu plus „ encore de l'horreur que doit inspirer „ le père; je tâcherai, en un mot, que „ la pitié soit l'effet dominant du tableau ".

Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime, et si raisonnable.

Oui, dit le jeune homme: on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

Eh! il est bien question du travail des muscles, lui répondis-je! Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution méchanique. Vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait: ce qu'à fait le génie, vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution méchanique; mais à sa place, c'est-à-dire, après tout le reste. Qu'importerait, en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eut mal rendu quelques chairs? Que son ouvrage serait médiocre, s'il laissait l'œil d'un homme sensible, libre sitôt de quitter l'ensemble, et d'errer dans les détails! Que son ouvrage serait médiocre, si l'ame se ressouvenait si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son

œuvre! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord, le sentiment puisse en éprouver tout l'effet et la réflexion, ensuite, en découvrir tout le mérite.

Pour moi, ce qui me saisit, à la vue de Läocöon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'ame vigoureuse d'un sage; c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme: c'est à la fois tout cela. Admirable mêlange! qui attache tous mes regards à un spectacle, qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul.

Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste; quelle intelligence, quelle raison, quelles connaissances, quel génie, en un mot, je saisis par-tout!

Agasias voulait montrer la douleur, la tendresse et le courage, luttant ensemble, sur le corps de Läocöon. Eh bien! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps; et cette attitude est extraordinaire, comme

l'artiste l'a motivée! D'abord, il fait attaquer Läocöon, dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir à la dent qui s'acharne; ensuite il dispose un pli du serpent, au-dessus des épaules du héros; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude: l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœuds redoublés du reptile.

Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

Le cri de la douleur est prêt de forcer ces lèvres entr'ouvertes! Mais le courage les renferme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée, qui bouillonne. Remarquez-vous parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage?

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux en-

fants ! Il couroit se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et, dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air ; tandis que, d'un autre nœud, il roidit un de ses faibles bras. Enfin, le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux, qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'étouffe, l'enfant expire, en regardant son père. Regard touchant ! Mourir si jeune ! mourir ainsi ! Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment, aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer, autour des jambes de cet enfant, ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ces nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop faibles ; mais peut-être les serpens seront-ils rassasiés, quand ils auront dévoré Laocöon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné ! Quelle attente ! Le sublime artiste qu'Agasias ! Il me fait penser tout cela.

Avec quel génie, encore une fois,

Agasias a su faire d'un événement si horrible, une scène si attendrissante! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je apperçu les serpens.

A mesure que je parlais ainsi, que mon enthousiasme s'exhalait, je voyais le jeune artiste s'animer.

Bon, me suis-je écrié! Prenez vîte votre crayon, vous commencez à sentir.

Le sang-froid, ajoutai-je, n'a jamais imité que ce qu'a fait le sang-froid, c'est-à-dire, des choses froides. Artistes, qui n'avez que des yeux, copiez de la matière et des cadavres; il n'appartient qu'aux imaginations sensibles de copier la vie, le mouvement et la passion.

Mais je ne conçois pas, me dit le jeune peintre, comment il est nécessaire, pour bien copier, d'avoir du génie, du sentiment, de l'enthousiasme; il me semble que des yeux suffisent; il me semble même qu'une certaine émotion pourrait m'empêcher de bien voir.

Mon ami ! il suffit des yeux du corps pour voir et copier ce que les yeux du corps ont vu : mais ce n'est qu'avec l'œil du génie que l'on apperçoit et que l'on copie ce que l'œil du génie a découvert. Ce n'est que dans l'émotion du même sentiment, qui a inspiré tels ou tels traits, qu'on pourra reconnaitre ces traits. Les traits caractéristiques de l'ame ne sont visibles qu'à l'ame.

Comment voulez-vous qu'un artiste, qui ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias ; qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé ; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il ? Il omettra précisément le trait décisif ; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique, en l'omettant : il sera près de placer un défaut, où l'artiste a placé une beauté.

Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage ! Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule

travaille, votre génie dort? Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme; vous désespérez de vous.

Vous copiez des chef-d'œuvres dites-vous. Non: vous copiez dans des chef-d'œuvres, précisement ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si longtemps?

Au reste, savez-vous ce que vous devez copier? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendu maître, vous pourrez en former ensuite, à votre gré, des combinaisons qui seront originales, et vous seront vraîment propres. Copiez le nud, sous toutes les formes, sous tous les aspects; copiez la nature tranquille du marbre, et de la toile antique; à la bonne heure: et puis, quand vous voudrez passionner vos personnages, au lieu d'emprunter à d'autres tableaux des affections analogues, composez-les vous-même; composez-les pour le lieu, pour le temps, pour l'action; tout visage de passion empruntée ne peut être jamais qu'un masque. Voilà pourquoi, dans presque tous les tableaux d'histoire, les personnages sont si outrés, et si froids; ce ne sont que des mauvais comédiens.

Le travail de copier, je le crois bien, est séduisant : il promet au jeune élève qu'il atteindra son modèle, et il ne lui demande, en retour, que du temps, de la patience, du crayon et de la couleur; il dispense de toute étude.

Vous avez rencontré juste, me dit le jeune homme : voilà bien ce que nous pensons tous, en nous mettant à copier.

Mais comment donc apprendrai-je à devenir un grand peintre ?

Mon ami, en devenant d'abord un poëte, un historien, un physicien, un philosophe ; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière. Sans les autres elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler ? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler : ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur et votre esprit : sentez (1).

(1) Le conseil que je donne ici, est bien

Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens, comme des professions mécaniques.

Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés, pour les productions des beaux arts; mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature qui soit nouvelle, et sur-tout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison et la coupe fatale à la main, conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corège, faites-nous voir encore l'amour, qui, éternellement plaira, surtout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé, non de son flambeau, ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une

---

justifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc.

couronne de laurier et de myrthe.... sans doute à l'artiste, dont le pinceau l'a fait naître (1).

Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit, ou celui des connaisseurs commence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art, quand les couleurs disparaissent, et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres, pour qui l'image est le dieu.

Dès que j'eûs cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit, avec une ingénuité touchante : il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé, sur-tout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise, dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je ; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connaître.

---

(1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'amour par Madame Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien, pour la vérité, et du Corège, pour la grace.

Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand ; car on ne fait jamais d'efforts.

Alexandre ne renversait, dans l'Asie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chûte retentit sur la place publique d'Athènes.

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'AI vu le colisée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent ; enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimais sur-tout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre, à droite, l'arc de Constantin, à gauche, le colisée, au milieu, la fameuse *Meta Sudans.*

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts, sous Constantin.

On fut réduit, pour le parer, à dépouiller un arc de Trajan de ses bas-reliefs; quel attentat!

Je quittai bientôt cet arc. Je jettai, en passant, un coup d'œil sur les restes de cette *Meta Sudans*, qui n'arrête plus personne par la fraîcheur et le murmure de ces eaux abondantes, qu'elle répandait autrefois. Je m'avançai enfin vers le colisée.

Le colisée est sans contredit le monument le plus admirable de la puissance romaine, sous les Césars.

A cette enceinte qu'il embrasse, à cette multitude de pierres qui le compose, à cette réunion de colonnes, de tous les ordres, qui s'élèvent les unes sur les autres, circulairement, pour soutenir trois rangs de portiques, à toutes les dimensions en un mot de

ce prodigieux édifice, vous reconnaissez tout de suite l'œuvre d'un peuple souverain de l'univers, et esclave d'un empereur.

J'errai pendant long-temps autour du colisée, sans oser, pour ainsi dire, y entrer: mes regards l'embrassaient avec admiration et respect.

Il n'y a tout au plus que la moitié de ce vaste édifice qui soit debout: cependant, l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup-d'œil! quels tableaux! quels contrastes! quel étalage de ruines, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes, l'empreinte de la main du temps, les autres, l'empreinte de la main du barbare, celles ci écroulées hier, celles-là il y a peu de jours, un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin, qui, de moment en moment, tombent: ici c'est un portique qui chancèle, là, un entablement, plus loin, un gradin: et cependant, à

travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent, ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyois entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux; et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je croyais les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage, ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes, aux mourans toujours plus de grace.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors; sur

la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce! On ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jettée hors des limites de la nature, et de celles de l'humanité: de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes, que dans des conquêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais, quel changement dans cette arêne! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces, quatorze autels, consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours, des moines débitent des sermons, et tiennent des confrairies.

Le colisée de jour en jour dépérissait; on enlevait les pierres; on le

dégradait ; on le souillait : Benoît XIV imagina de sauver le colisée, en le consacrant ; il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a réjailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du colisée : j'ai monté à tous les étages ; je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon ame le silence et la solitude que j'ai rencontrés, dans ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisaient mes pas.

J'aimais aussi à écouter, je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'ame qu'à l'oreille, occasionné par la main du temps, qui mine, dans le colisée, de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvais, en considérant le jour qui se retirait peu-à-peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres !

A travers ces dernières lueurs du jour, et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout-à-coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle était belle! elle était vêtue avec grace! Ses cheveux et ses vêtemens étaient mollement agités par un vent frais. Elle tenait d'une main, sur son sein, un jeune enfant, de l'autre main, un faisceau de roses, sur sa tête un panier de fraises. Le colisée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arène. Mes regards disputèrent long-temps encore aux ombres du soir ces débris si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée, qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mourait.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations, qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines en quelque sorte produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

MADAME *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que Madame ***, et le reste de la société étaient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécenes, j'ai couru aux *cascatelles.*

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé, qu'on croyait ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau; après avoir erré par-tout, j'ai dit: la soirée est belle; il est encore de bonne heure; je suis seul; offrons, ici, un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie; traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibule, dans le lieu même, où sans doute ils ont été faits: ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parny*, les *Properce* et les *Tibule* de la France.

Poëtes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous!

A CINTHIE.

Cinthie était à Rome, et Properce à Tivoli : on était au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, et rester à la ville?
Des amours, aujourd'hui, la campagne est l'asyle;
Aujourd'hui, Junon même abandonne les cieux;
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les Dieux.
L'Amour s'est fait berger; Vénus s'est fait bergère;
En tous lieux, aujourd'hui l'on croit être à Cythère.
Salut, ô doux printemps! hommage à ton retour.

Oh! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme, dans nos vallons, rit la nature heureuse!
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse,

L'aquilon cependant n'a point quitté les airs:
L'amour frissonne eucor dans nos bois déjà verts:
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore;
Mais, parais, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur, qui te peut retenir?
Serait-ce ta santé, qui languit, qui chancèle?
Vas! c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment,
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je! ô de l'amour illusion puissante!
Rien ne m'est si présent, que ma Cinthie absente.
Tous mes sens sont émus; je l'entends, je la vois:
Oui, c'est-là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cinthie est belle? elle serait, sans peine,
Des amours, à son choix, ou la sœur ou la reine.
Dryade, au fond des bois; Naïade, au bord des eaux;
Une nymphe bergère, au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cinthie, est grace, et rien n'est imposture.
Elle n'est point parée, et c'est-là sa parure.

Quand Cinthie, au matin, (j'en atteste l'amour)
Entr'ouvre ses beaux yeux, aussi purs que le jour.
C'est l'aurore --- ou la rose: on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'aurore:

C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé ;
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire ?
Laissez-là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir ? priez-la de parler.
Elle marche !... tremblez... elle peut s'envoler...
Quoi ! vous peignez Cinthie, étes-vous donc Apelle !
Quoi ! sans être Phœbus, vous chantez cette belle !
Viens, ma belle maîtresse ; oui, viens : ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.

Aimons-nous, aimons bien ; qu'aimer nous soit la vie ;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie,
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois, ne mourir que d'amour !

Trouvez-vous, dans ces vers, quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse, qui caractérisait Properce ? car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec ses sens. Et c'est ce qui fait qu'on peut aimer, également bien, de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

VOICI maintenant une imitation de Tibulle : ce sont des conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez tendres amans qui trouvez des cruelles ;
Vénus m'a révélé comment on plaît aux belles.
Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour.
Qui toujours cherche a plaire est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes vœux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
(Jamais un tendre amant ne se découragea ;)
Amuse, flatte, amuse... Eh bien, vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile ?
Le temps peut tout : Le tigre à la fin obéit :
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.

Tu te plains qu'on diffère ; attends : le lys superbe,
Pour briller quelques jours, se cache un an sous l'herbe.
Il faut, sur cette plaine, où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme ! un cœur tendre est crédule,
Jures donc hardiment ; jures donc sans scrupule :
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annulla, par un bienfait suprême,
Tout serment, qu'à l'amour arracha l'amour-même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert, sans défense, et n'attend qu'un vainqueur.
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie ;
L'occasion est nue, et veut être ravie.

Ah ! comme des beaux jours le vol est prompt ! hélas !
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas !
Destin tout-à-la-fois et sévère et bisarre !
Hérissé de frimats, armé d'un sceptre avare.
L'hiver, cinq mois entiers, règne en paix dans nos champs ;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient, en fugitif, visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine !

Jouis donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce coursier,
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,
Il languit. Tu connais le frère de Délie;
Il n'égligeait l'amour, le traitait de folie.
Il riait; l'âge vint; je le vis; il pleurait.
Mais inutiles pleurs, inutile regret!
Hélas! le serpent seul peut tromper la vieillesse;
Seul dépouiller les ans, et garder la jeunesse.

Quoique Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux;
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Syrius ait tari les fontaines;
Si ta Chloé, pourtant, veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle?
Prends la rame et fends l'onde, et fais voile avec elle.
Veut-elle, au bord des eaux, séduire le poisson?
Va déployer la ligne et jetter l'ameçon;
Enfin veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre, d'un pied léger, ton pied qu'elle défie?
Accepte: elle s'élance; et toi, vole: soudain,
Que ton pas ralenti lui cède le chemin;
Et vainqueur en effet, prête-lui ta victoire,
Alors, mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu, tu peux alors oser;
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,

Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends; ensuite, on te les donne,
Après, on te les offre; et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche, en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste: on est toujours ému
D'une rougeur candide, et d'un rire ingénu.
Sache encore avec grace et parler et te taire;
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh! puisse, dans tes yeux, une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'osera couler!
Enfin, que te dirai-je? Une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté:
C'est un rien; mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvait jadis: mais, dans ce temps barbare:
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour! ô honte! On préfère, à présent,
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins prenaient une coquète.
On pouvait la séduire; à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus, et suivez les neuf sœurs.
Et, pour leurs favoris, réservez vos faveurs.
Belles, aimez les vers, les vers immortalisent;
Vos appas, dans les vers, avec eux, s'éternisent;

Et vos noms y vivront, tant qu'Hébé, dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux;
Que Vénus sourira: que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auraient point eu d'autel!
Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient: Homère,
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

LETTRE LXXVI.

A Rome.

VOICI quelques-unes de mes remarques sur l'état ecclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome, que trois sortes de personnes: le pape, le clergé et le peuple.

Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la thiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé, reste en-deçà: princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians; c'est-là le peuple.

La noblesse n'a guères, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine; elle n'y pèse que comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Le Clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs ; et c'est des rapports plus ou moins intimes, avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires, et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient ; prix du ciel qu'il vendait autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, elle n'a point d'héritiers. Elle doit à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'état ecclésiastique. Elle ne suffirait sûrement pas pour nourrir ses habitans. Mais Rome à ses bulles, ses cérémonies, ses ruines ; elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées, ou de son industrie, au marché général de l'Europe ; elle les consomme : enfin, elle ne peut payer l'Europe, qu'avec

de l'or, (car les indulgences n'ont plus de cours.)

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce ; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrein soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique, auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs : arrivent ensuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre, et les conduisent sur leurs possessions, souvent, à huit ou à dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison : en un jour, on laboure ; en un jour on sème ; on moissonne et on récolte en un jour ; ces travaux de l'agriculture ressemblent à des coups de main ; qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur ob-

tindrait toutes les productions qu'on voudrait, des sels de cette terre et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille ames.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est, ici, comme celle de la terre, à-peu-près nulle. Aussi l'esprit n'y produit-il guères que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en recevoir aucune.

Il y a, à Rome, dans la multitude, peu de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination : les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on sait, place la thiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Europe, dont les loix aient moins limité l'autorité: il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des loix civiles, et des préceptes religieux; chef de l'église et de l'Etat, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait, à Rome, toute sa puissance; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique; à une poignée de milice, qui n'est qu'une ridicule représentation d'état militaire; à une bande de sbires, que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent

sont infâmes ; à une ombre de police exercée par les curés ; enfin, à des tribunaux très nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déja si faibles en eux-mêmes, sont encore affaiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés, qui font la guerre à des brigands, qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir, au cardinal vicaire, un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de prélats, qui, en général, ignorent les loix, et s'occupent de toute autre chose. Mais ils ont des secrétaires.

La Rotte cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est

obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur le champ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contr'elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asyles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en sont qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons, où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asyles sont en grand nombre; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité, à Rome, est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force; mais il en a perdu beaucoup, par trois causes également puissantes, la multitude des indulgences, la facilité des absolutions, et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il semblerait que Rome doit, comme état politique, toucher à sa rui-

ne; comme état social, être travaillé par mille désordres; comme état civil, être en proie à toutes les misères: chose incroyable et pourtant vraie, Rome est, peut-être, l'état politique le plus en sûreté, l'état social le plus calme, l'état civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées, qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes, qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A ROME.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque et de défense, et au milieu d'états qui le convoitent, semblerait devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales, ou l'étayent, ou le redressent, Voyez la jalousie de ces mêmes états voisins, qui les tient tous en arrêt: voyez les opinions religieuses, qui donnent à Rome dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme, sur lequel s'appuient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or; qui,

enfin, possède et prête ou vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées: *l'autorité vient de Dieu.*

C'est à tort qu'on prétendait que l'autorité spirituelle du pape pourrait être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la thiare du pontife: les séparer, ce serait les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes, que des pouvoirs physiques, aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore! car il sera peut être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La faiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours

que la religion chrétienne ne s'épure parfaitement; qu'elle ne se relève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauraient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'état ecclésiastique est aujourd'hui si faible! Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si faible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A ROME.

Suite de la précédente.

La tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser; il n'est pas né prince; la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la thiare,

une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété; et ordinairement il est vieux: d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes, qui seraient tentés d'opprimer: pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir qu'à abuser de leur autorité.

La faiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or, celle-là cause bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs, qu'elle est sacrée; celle, qu'elle est nécessaire; celle, qu'elle est momentanée: ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achève de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seraient-ils tentés de rétrécir la thiare? Ils ne sont rien, dans l'état, auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais, uniquement, par ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu, mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de Dieu; il en change souvent: la thiare est trop loin de lui.

Si le peuple, à Rome, demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordre y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome, que les

vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires. Seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur; on les voit donner de sang-froid, on les raconte de sang-froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guères d'ailleurs la vengeance qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourrait assurément, si l'on voulait, ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle: il suffirait de supprimer les asyles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans, des mots douteux qui pardonnent; car, ici, l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon

de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagnerait-il?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes, mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont, à-peu-près, à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paraît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques, qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que par-tout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains; mais rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état précaire, par-tout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient: c'est ici un état assuré.

Il

Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui, non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais. Et que faut-il de plus à un mendiant? Dégradé, ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit: dès qu'il l'a, il est heureux—comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que par-tout ailleurs; ils abondent de tous les côtés; le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert; il leur est permis de chercher par-tout la charité, de la poursuivre par-tout: ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure! mais l'humanité dit à la délicatesse: ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols, privés ou publics,

c'est l'absence du luxe, et sur-tout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu à Rome que par-tout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs, tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes, que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes peuvent donc, à Rome, se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe; parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande, qu'on ne connaît point la débauche publique; elle n'est pas nécessaire: ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols,

mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment, que des coups de main combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi, maintenant, la mauvaise distribution de la justice, et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple ?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premières roulent ordinairement sur des minuties, et montrant tout d'un coup la justice, obtiennent en général des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile, qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différends, leur décision n'intéresse que peu de monde ; et d'ailleurs, l'équité et l'iniquité de ses décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique,

la seule partie qui affecte vraîment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement, c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement? Il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser *cette dernière goutte*, qui seule fait répandre les vases d'iniquité, comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier, le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure: le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain; les peuples; le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espérent que dans le temps, mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours, pour lui, un roi, qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop longtemps, de retarder le tirage d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardi-

naux y ont des billets de pape ; les prélats, des billets de cardinaux ; les abbés, des billets de prélats ; la noblesse des billets de crédit ; certaines personnes, des billets d'emplois ; les marchands, des billets de vente ; les artisans, des billets d'ouvrage ; les mendians, des billets d'aumônes : tous, des billets de changemens, de spectacles et de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre ? Rome a-t-elle remporté quelque victoire ? Oui ; un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A ROME.

Suite de la précédente.

MAINTENANT ; comment le peuple est-il heureux, sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pauvreté, en

proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable ?

Qu'il obéisse ; à la bonne heure ; l'habitude, la patience, l'espoir, la religion ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaiement !

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvait peser beaucoup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ces caprices, et ordinairement, en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc au juste, avec qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain, ce pauvre prêtre sera-t-il prélat ; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute,

tout le monde ménage tout le monde; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires de protection, les serremens de mains d'amitié: tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer; les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards, de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent insignifiante. Aussi, les Italiens, entr'eux, ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même; ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connaître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, sur-tout quand ce dernier est en place? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue; dans la seconde, où se tiennent les valets de chambre, il sourit; dans la troisième, où sont les gentilshommes, il prend la main; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur,

il salue, il sourit, il prend la main et il cause; enfin, il entre chez son collègue: ce sont, en apparence, deux amis qui s'embrassent, et, en effet, deux rivaux qui voudraient s'étouffer.

Cette politique nécessaire de ménagemens met donc, ici, les petits à l'abri des oppressions dont, ailleurs, les loix mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états: toutes les têtes presque se touchent; il faudrait donc que le despotisme fût bien adroit, pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

Suite de la précédente.

ACHEVONS d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir), sur un esclavage politique, apparent, et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu, mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le costume le réduisent au vêtement: toute personne qui n'est pas nue, est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sigisbéisme, aliment; dans les mœurs, facilité; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier, qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie: c'est celui qu'éprouve l'homme, d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie, qui lui reste, après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise, qu'on nomme ennui, et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait par-tout, plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers, et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs, les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez, en effet, que la poli-

tique européenne se retire de plus en plus de l'état ecclésiastique, comme la mer, de ses rivages.

Cet état reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société; il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes des orages politiques, qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi, le besoin de consommer son activité, réduit, chez les Romains, par ces deux causes, n'exige point tout cet espace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer et se satisfaire: il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en amour, en vanités, en disputes théologiques, et en processions

On passe du dîner au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens.

La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les atteliers se ferment, hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin ; on va à la promenade, dans la rue du cours ; à la conversation, dans les coteries ; à la collation, dans les auberges ; les esprits, mêmes les plus graves, s'abandonnent, jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à laquelle préside l'amour. Il n'est pas fort rafiné. Les sens parlent aux sens, et ils se sont bientôt entendus ; ou bien la vanité à la vanité ; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve, ici, dans les mœurs ni des hommes privés ni des hommes publics, cette moralité cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est la plus tourmentée ;

qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'ame, aux scrupules de la conscience; qu'elle pare avec tant de rafinement et de peine, les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et, par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage. Il a la religion la plus aveugle, et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses; c'est-à-dire à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain n'ayant qu'une sensibilité médiocre, et toujours vague, est

très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa faiblesse même l'en rend susceptible: mais il faudrait que les ressorts qui l'y auraient poussée, demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se relâcha, à la fois; en peu de temps, l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'était qu'artificielle. La Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent son ciel et sa terre; la voilà, comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres,

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination, que donne la tension de la fibre, qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en deçà, et qui rencontre unique-

ment l'abondant, le facile et le disert.

Enfin ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi. Ils n'en auront, du moins, que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables, par les mêmes qualités qui leur donnent de l'éclat, et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudrait pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre ; mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

QUE ces ames trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la victoire; elles y verraient la statue de sainte Thérèse, par le *Bernin.*

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne.... son regard, ses traits, sur-tout ses mains et ses pieds languissent....

Ma pensée commence à rougir; détournons-la.

Et on appelle cette église, l'église de la *Victoire!*

Si quelque passion a troublé la paix de votre ame, allez à la fontaine de Moïse, et arrêtez-vous devant ces deux lions, qui reposent,... et qui, de leur gueule entr'ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien-là le repos d'un être puissant ! Toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte, repliée devant lui, a oublié ses griffes ! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau ont animé, en lions, ces deux blocs de marbre noir ?

L'art fait faire du repos ; mais c'est ordinairement celui de la mort : celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'AI dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étaient, ici, un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-dix. Leur ministère en fait de vrais commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple ; car les gens un peu distingués

savent se défendre; c'est, ici, comme par-tout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut imposer aux curés trop despotiques, et il leur impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osait sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? de ne pas communier; sous peine d'excommunication!

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement; et, le jour *de la Saint Barthélémi*, toutes les listes se publient, avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé criait, devant moi, au scandale, contre un pareil usage. " Pour moi, me disait-il, je n'envoie jamais de liste; mais si quelqu'un de mes paroissiens n'a pas fait son devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeller à la porte de l'église,

je le fais conduire en prison; il faut bien alors qu'il communie : j'en tins un, six semaines, en prison, l'année dernière; il finit par communier ".

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le Pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force d'indulgences. C'était en actions de graces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communians s'éleva si haut, cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre; il eut peur de l'accroître, en le faisant connaître.

Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières, qui déshonorent ici le culte divin et qui le compromettent ailleurs? Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *médecin malgré lui*, pour faire passer le *misanthrope*. Notre bon curé se mit à rire, et repartit: " ce peuple-ci n'a que des » sens; une religion épurée n'aurait

„ pas pour lui assez de corps : il faut
„ qu'il la touche, qu'il la palpe, qu'il
„ la voie ; il faut donc qu'elle soit
„ mêlée de superstition ".

Je reprochais encore au curé son extrême indulgence pour la débauche. Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle serait abandonnée : nous avons fait, plus d'une fois, des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi.

Vous êtes encore payen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

— Il est vrai ; au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il serait dangereux de le désespérer.

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montait à genoux les degrés d'*Ara Cœli* ; chacun marmotait quelques prières, celui-là pour gagner à la loterie, celle-ci pour obtenir un mari, un jeune homme pour attendrir sa maîtresse : car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre, les objets des prières du peuple. Là-

dessus, je me mis à rire. Que voulez-vous, me dit le curé? Pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'aurore, sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez-tôt pour voir l'aurore, prêtez l'oreille!

Tandis que la nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant par intervalle, de l'écume des flots qui bouillonnent; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout-à-coup, dans les airs rougissans par degrés autour d'elle, paraît l'Au-

rore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le soleil, qui, d'un œil non moins attendri, en la suivant, la regarde: l'aurore et le soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre; ils s'entrevoient à peine un moment, dans les beaux jours: cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil: les plus jeunes filles de l'aurore, les premières heures, si ressemblantes à leur mère, et si semblables entr'elles, se tiennent, en riant, par la main, autour du char; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'amour porte le flambeau du soleil; l'amour le secoue sur l'univers; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau! L'Aurore, de jour en jour, est plus pâle; elle n'a plus ses doigts de rose; elle sera réduite, avant peu, à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux; elle n'est pas assez svelte; les larmes qui tremblent au

bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses, elle devrait glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beaucoup trop dans sa main; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est la Fontaine qui avait vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

La tête sur un bras, et son bras sur la nue;
Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et la Fontaine?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques; et je suis venu dans les jardins de la *villa Borghèse*, me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la nature, dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errantes, comme

moi, dans cette enceinte : en me voyant elles se sont arrêtées toutes ; elles ont tourné toutes ensemble, à mon regard, leurs jolies têtes ; puis, reprenant tout-à-coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur la tige des fleurs et la pointe des gazons, semblaient, si j'ose parler ainsi, dévider, avec volubilité, leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup-d'œil ! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé, en voyant, dans ce vaste tableau, la réunion de toutes les cultures ; le contraste de toutes les couleurs ; le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux ; tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence ; ces lointains qui unissent la terre et les cieux : ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés ; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts ; cette neige éclatante, dont leur sommet étincelle ; et, au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent

lèvent, et semblent découper l'horison.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré, où je suis assis maintenant; seul et me sentant seul; du papier et une plume auprès de moi: le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus rians, les plus sombres; tandis, que, du milieu de ces groupes verts, le superbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte, sur son brillant sommet de pourpre, des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'apperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus; c'est Apollon; c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrthes, comment te méconnaître, Amour!

Voilà aussi des inscriptions funéraires, gravées sur des tablettes de marbre, qui sont incrustées dans le mur:

A un père et à une mère qui m'ont aimé.

A mon enfant.

A une sœur qui m'était chère.

Charmante retraite! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature!

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne? C'est le concert enchanteur du soir, des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphirs qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclorre aujourd'hui, enfin, de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissèlent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

Que ne puis-je voir paraître dans ce moment tous mes enfans; les voir tous accourir, suivis de leur aimable mère belle de ses vertus et de ses enfans, et remplissant, à la fois, mon cœur de cris de bonheur et de joie!

Que j'aurais de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanny*, *Adele*, *Eléonore* se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer, sur la mousse et les fleurs, les zéphirs et les papillons!

Je prendrais un moment *Charles* avec

moi ; je le mènerais, là-bas, sous ces lauriers, devant ces statues de *Brutus*, *de Caton* et *de Cicéron* ; et là, je tâcherais d'échauffer un peu sa jeune ame, en lui parlant, avec ces marbres, des ames de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable ! Ils sont à trois cents lieues de moi : plusieurs mois encore nous séparent ! . . . .

Mais déjà la nuit s'avance, il ne reste qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque ; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre villa Borghèze ! D'autres raconteront ton architecture, tes marbres, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe, et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais sur-tout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur ; suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent, et des maux qu'ils font souffrir : écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les

hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *Saint Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église, est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent, et murmurent nuit et jour des eaux éternelles, s'élève pompeusement dans les airs un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit; a été taillé en Egypte : il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de S. Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projettée par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple; entreprise par le génie de Léon X, qui désirait, des chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, faire un chef-d'œuvre; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'ame, lorsqu'on entre dans l'église de S. Pierre, pour la première fois; lorsqu'on se trouve sur ce pavé étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels: et sous ce dôme....

enfin, dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes, et l'ambition de tous les beaux arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter, en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler, à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais, de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand, de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique, et de tant de parties faire un seul tout; c'est-là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange!

Il y a, dans l'église de S. Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice! non pas du moins, pour le sentiment et le regard; il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple! tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à

Dieu..... à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrais qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup, dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât ; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du Roi des rois, qui demanderait compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent, en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'AI encore à vous dire un mot des Romains; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes; la figure, la galanterie et la parure; et je ne vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises, et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière, dans l'art si étendu et si important de la parure: dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir: dans cet art d'adoucir par des gradations, d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes, dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter com-

plettement une femme pour la vanité, ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines, dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots, voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on? toutes les femmes à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda, oui, toutes les femmes à Rome portent *perruque.* C'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher, tous les jours, l'après-midi, jusqu'à six heures du soir, à placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir, deux fois, dans une journée, l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes, leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc, les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? de la gase, des fleurs et de la frisure! et

la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge ! et elle leur a donné la pudeur. — Du blanc ! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse ?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne. Properce la reprochait à Cinthie, il y a deux mille ans. Laissons Properce achever ma censure ; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE,

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc, depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux, voit-on briller ton sein ?
Pourquoi tous ces parfums ? cette tresse élégante,
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante ?
Enfin, pourquoi ce fard ? chaque ornement, hélas !
Te dérobe une grace et te coûte un appas.
Va, crois-moi ; ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour, qui va tout nud, n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs ; dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau ?

Au gré de nos pinceaux, la rose rougit-elle ?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui
ruisselle.
L'arbosier, pour fleurir, demande les déserts ;
Le pin suit la nature, en montant dans les airs ;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces doux airs qu'il nous chante.

Cinthie, oh ! sans atours, sans diamans, sans or,
Phœbé plut à Pollux, Elaïre à Castor :
Idas, lorsqu'à Phœbus il disputait Marpesse,
Disputait la beauté, mais non pas la richesse :
Et Pélops, que charmait la belle Ænomaïs,
Aimait un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisaient, sans songer à séduire :
On les voyait paraître ; on les voyait sourire ;
Point d'art, nul ornement : seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutait sa rougeur.

Laisse donc-là ton luxe, ô maîtresse adorée !
Plaît-elle à son amant ? une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mais je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vous dire un mot du cardinal de B... et puis du pape ; car c'est dans cet ordre là qu'on les nomme.

Le C. de B.... a par tout été à sa place, et presque toujours heureux ; sur le parnasse avec les muses ; à la cour, avec les rois ; dans les boudoirs, avec les graces ; au vatican, avec les papes ; dans sa maison d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talens et les vertus qui lui fallait.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs, de toutes les parties du monde : il tient, comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un

carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avais ouï dire qu'on lui faisait de la peine, quand on lui rappellait ses vers: cela pouvait être vrai, avant qu'il fut cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux muses, ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B..... parler de l'auteur des quatre saisons, et de l'abbé de B. de très-bonne grace, et même avec reconnaissance.

Le C. de B..... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte; et jamais il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas: je pense qu'il use seulement, quelquefois, du privilège que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer: à-peu-près comme ces braves, qui après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paraît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention. Sa naissance, ses succès, son chapeau semblent n'être à ses regards, que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche, se retire content; il est si juste! Tout ce qui l'environne, est heureux; il est si bon!

A l'égard du pape, il va baiser, tous les jours, les pieds de S. Pierre; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines; il fait dessécher les marais pontins; il enrichit le musée de Clément XIV; il épure sa législation criminelle; son neveu même a perdu un procès immense; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux sur-tout qu'on le croie, il vient cependant de prendre pour premier ministre un homme du premier mérite; voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains: leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de S. Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à S. Onuphre ? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur, c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poëte, que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la Jérusalem délivrée à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau : qui, après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers ; traité, tour-à-tour, comme un homme de génie, ou comme un fou, tout-à-coup, vers le terme de sa carrière, se vit appellé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au capitole ; mais, par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement

au capitole, dans le couvent de S. Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse.

TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT,

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ
POSUERUNT.

Afin qu'on sût où était le Tasse,
les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savaient donc le prix d'un grand homme !

On prétendit que le Tasse était devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême, et qu'un génie supérieur. De tout temps, il a existé de ces grands et de ces hommes médiocres, qui, pour se dérober à l'admiration et aux égards dûs aux grands hommes, osent appeller la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avait tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tancrede, écrivait furtivement au fond d'un cachot, chargée de fers : *Ce n'est pas assez d'être exilé, banni, emprisonné même; d'être livré à la maladie, à la solitude et au silence; ils m'ont encore défendu d'écrire.* Que cette plainte du Tasse est touchante! — Que cette rigueur était horrible! — On avait défendu au Tasse d'écrire!

Hommes médiocres; telle fut la destinée du Tasse! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés, toutes les semaines, à un sermon, durant lequel un missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout juif qui n'assiste pas aux sermons, paye une amende.

Un juif a-t-il, une fois, laissé échapper de sa bouche, *je veux me faire chrétien;* il est soudain envoyé, pour deux ans, aux cathécumènes: et montrât-il, dans la suite, les plus grands regrets, tant pis pour lui; il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les juifs à Rome, sont dans la plus grande misère: leur misère touche immédiatement, d'un côté à la conversion, et de l'autre côté à la mort.

Chose étrange! On persécute les juifs d'embrasser le christianisme, afin de l'accroître; et, si la persécution réussissait, le christianisme serait dé-

truit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du juif.

On demande : quand les juifs se convertiront-ils donc au christianisme? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu?

Malheureux! vous vous plaignez incessamment du sort, du ciel, des hommes et des rois! Pensez aux juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

Les cérémonies religieuses sont très-fréquentes à Rome; mais elles n'ont aucun intérêt : elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la fête-dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collé-

giales sont actuellement dans Saint Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! ce sont des flots de peuple qui entrent sans cesse, et des flots de peuple qui sortent sans cesse; des dévots qui, empressés autour des pieds de S. Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge, agenouillées devant des confessionnaux remplis de moines, et recevant au bout d'une longue gaule, l'absolution des péchés véniels, que les moines secouent sur leurs têtes; des bandes de jeunes gens et de jeunes filles, errantes de tombeaux en tombeaux en folâtrant et parlant d'amour; des Anglais mesurant gravement quelques piliers; des Français qui voltigent et qui plaisantent; des Allemands étonnés de trouver, sur les portes de bronze de la première église du monde, les tableaux les plus lascifs; à travers une haie d'abbés qui s'arrêtent, se courbent vers la terre, et flattent des cardinaux

qui passent, dressent la tête et protègent; enfin des mendians, qui, cherchant à tromper la pitié, ou à fatiguer la délicatesse, poursuivent les regards de nudité et de plaies. Cependant le signal de la marche est donné: voilà de sales pénitens qui défilent, et puis des moines sales, et puis des curés sales, et puis mille sales personnes du peuple, vêtues de sales soutannes, portant, chacune, un flambeau, et excitant par-tout, sur leur passage, par leur acoutrement grotesque, une risée universelle: enfin, voici les prélats, les cardinaux et le pape. Le pape trouve, au bas de l'escalier d'une galerie, son état militaire qui le reçoit, et le S. Sacrement qui l'attend: soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs; le pape et le souverain se mêlent; la couronne et la thiare se confondent; le pontife-roi monte sur un estrade, s'asseoit devant le S. Sacrement, et, cependant, par sa posture, et la manière dont les ornemens sont arrangés, paraît être à genoux: une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent: le pape s'avance ainsi, tenant

le S. Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraîment majestueux et vénérable; tandis que le peuple murmure: *Voyez, comme le pape a bonne mine!* — Tout l'état militaire suit à pied ou à cheval.—La procession est rentrée.—Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel: le pape descend, traverse, monte, dépose le S. Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction: —Tout est fini.

Une procession de ce genre, en France, a meilleure mine: le recueillement, du moins, l'accompagne et la pare. A peine ici rencontre-t-on, dans la foule des prélats et des cardinaux, quelques visages et quelques contenances, qui respirent et inspirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève, au milieu de ce peuple, aucun modèle de beau idéal, que l'imagination, la raison et le sentiment puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres, couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de mirthes, de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flammines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnaient, en longues robes flottantes, où brillaient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues solemnelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que trainaient des léopards et des lions, descendaient majestueusement du capitole, et suivies de la foule du peuple roi où des rois étaient confondus, s'avançaient à travers les rues de la capitale de l'univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de Mars, ou au *forum*, ou au panthéon, et s'avançant ainsi, au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la

religion romaine, semblaient être les dieux eux-mêmes, dont elles étaient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes!

LETTRE XCII.

A Rome.

JE n'aime point les tableaux allégoriques; à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux (1). La vérité ne doit se cacher, qu'afin qu'on la remarque. Elle peut se parer quelquefois, mais en vierge modeste, et non en courtisanne ou en coquette, uniquement pour avertir ou arrêter le regard, et non pas pour le séduire.

---

(1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. le Mierre, a qui la poësie doit tant de vers ingénieux et brillans.
" L'Allégorie habite un palais diaphane ".

Je viens de voir deux tableaux où ces conditions sont remplies.

Voici le premier.

Un vieillard, la tête affublée d'un bonnet noir, l'œil triste et sombre, compte des écus sur une table : à sa droite un homme mûr, le front couronné de lauriers, d'un air sérieux, lit et médite : à sa gauche, un jeune homme couvert d'un chapeau orné de plumes, pince, en souriant, de la guithare, tandis que, devant eux, auprès d'une fenêtre, la tête nue, un enfant plein de graces, entr'ouvre, en riant, une cage, et appelle les oiseaux qui passent.

Ne venez-vous pas de voir les quatre âges de la vie de l'homme ?

Voici le second tableau, qui sert de pendant au premier.

Une petite fille, assise par terre, joue, d'un air très-sérieux, avec une poupée qu'elle déshabille ; tout auprès une jeune beauté, debout, se regarde avec complaisance dans un miroir et se pare ; à ses côtés, coëffée et vêtue modestement, une femme d'un âge mûr, assise devant un mêtier, brode attentivement, mais sans se hâter, un ca-

nevas ; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnaître-là les quatre âges de la vie de la femme ?

LETTRE XCIII.

A Naples.

VOir Naples, disent les Napolitains, *et puis mourir.* Et moi je dis : *voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on apperçoit l'isle de Caprée. Affreux Tibère !

Deux chaînes de côteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces côteaux est également favorisé de la nature et des arts ; si celui-ci étale *Portici*, *Herculanum*, *Pompeia*, une foule de maisons de cam-

pagne ; celui-là étale la belle promenade, et le beau quai de *Kiaia*, *la villa Reale*, et une multitude de palais.

Sur l'un de ces côteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve, mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château, qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces côteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette isle de Caprée qui la termine, et enfin, ce brillant soleil, qui, tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe.... Tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement, qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déja je conçois que Virgile a composé, à Naples, ses *Géorgiques* ; que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appellée *Parthenope* ; je conçois, enfin, qu'ils lui ont donné le surnom d'oisive. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre ?

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie, un jour, à je ne sais quel roi de Naples, de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On apperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière ; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout, on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs ; point de chemin facile pour les voitures ; que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres ; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux ; on établit un médailler dans une salle ; et voilà le

château devenu musée. Vous riez ! Avez-vous fini le Louvre?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériterait guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre, pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien, et quelques tableaux du Corège, qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai! mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avait-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avait-il aimé qu'une?

Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner, plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs desseins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même: et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire, ou par l'habitude, car elle y est. L'imitation est tellement complette, qu'elle ne fait pas illusion.

Si ce savant pinceau, qui a réussi à faire la nature humaine, comme d'autres à faire le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi une imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés?

Mais le Titien saisissait beaucoup mieux le corps que l'ame. Il entendait peu la langue des passions, et savait mal la parler.

La nature avait réservé ce don à l'incomparable Corège. Le Corège! comme il entendait particulièrement la tendresse! C'est sur cette aimable affection qu'il versait, pour ainsi dire, toutes les autres; elle en était comme le fond. On dirait que tous les personnages, qu'il a introduits dans ses tableaux, ou aimaient, ou avaient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant! avec quelle vérité sourit cette jeune fille! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien), s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos, ne voyez-vous pas une ame tendre? Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une ame amoureuse?

Je voudrais baiser ce joli enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement, le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corège ; il se remplit d'une douce complaisance. On rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corège travaillait *de cœur*. Il ne composait pas ; il exprimait. Peindre, pour lui, c'était aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la vierge, et de l'enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille ! Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant ! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier ; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux ! C'est bien son cœur qui joint ses mains ! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires ?

A côté de cela, des batailles, des

incendies, des orgies! Le regard passe avec dédain: il ne peut s'arrêter que devant la Magdelaine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! Les beaux et célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel! Il serait dangereux pour l'innocence de voir, trop long-temps, ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nud, qui dort, qui est charmant; et tout auprès (suivant un usage des anciens), une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et dans quelques-uns, son ame.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corège, ce charmant tableau de la *charité*, par le Schidone.

Que de grace et de bonté dans la jeune femme, qui donne a ces pauvres enfans des morceaux de pain! Quelle attention et quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Car-

rache ; je n'aime point sa mort de Tancrède ; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ces sujets en historien ; il fallait les traiter en poëte.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de tous les Amours ; pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel ! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser, pour les bien rendre : il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes, non pas d'être lus, mais d'être vus : un, entr'autres, contenant l'office de la vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain *Clovio.* Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses, qui ont trois siècles : un enfant tâcherait d'attrapper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux : il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts en usage à Otaïti; sur-tout une flûte, dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles, en cuivre et en or, est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence. Elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison qui, de plus en plus, a de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer, entr'elles, les années qui les séparent. Ces médailles sont comme de petits points dans le temps, sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles, sur-tout, est frappante, elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avait armé.

La collection des *Camées* n'a pas moins de prix. Ces Camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse? Sur le plus petit de ces Camées, on voit Alexandre.

Enfin, j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection, en seize volumes in-fol., des desseins des plus grands

peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélérinage, sur la montagne de *Pausilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève du milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assi sur des fleurs; j'ai récité l'églogue de *Gallus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Enéïde, j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier; et, ensuite, je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu

doit faire éclorre, dans toutes les ames, qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte de Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de 500 toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne pour abréger la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin est pavé de laves: il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé parmi des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes, qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour-à-tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout-à-coup une montagne énorme ouvre ses flancs; et, au milieu de côteaux noirs de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici, sont les étuves sulphureuses de saint Germain; là, des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du chien; par-tout, des allées

percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense; enfin, au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac; le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers: le lac d'Agnano, qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de saint Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre, plus ou moins forte. On reste au milieu de ces vapeurs, plus ou moins de temps, suivant le genre et le degré de la maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du chien; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine eût-il ouvert la grotte, que le

malheureux voulut fuir. Mais son maître le prit par les quatre pates, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur, qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions; il avait perdu le mouvement, il expirait. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air.— Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi: tiré à deux pouces de terre, il a parti; ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords; j'ai regardé les flots; en les regardant, j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer, que je venais de quitter tout-à-l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon! Le ciel était parfaitement beau; quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient

l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincellaient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres, qui iront à Naples : " ne man-
„ quez pas d'aller vous asseoir sur les
„ bords du lac d'Agnano ".

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs; mais pour sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve, qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer, qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer menacent tous les trois d'engloutir Por-

tici; le Vésuve, dans ses laves; la mer, dans ses flots; Herculanum, au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu, pour quelques statues de marbre, qui décorent son péristyle; sur-tout pour les statues équestres des deux Balbus, monumens de la reconnaissance ou de la flaterie; car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils; il est placé naturellement à cheval; mais il a une figure ignoble; mais il se tient en paysan; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse, dans le second de ces cabinets (1).

---

(1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé des affaires de France à Naples, a fait aussi une collectiou très-précieuse de vases antiques. On connaît le goût, les talens et les connaissances de cet amateur des arts.

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornements, toutes les formes des lampes sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquelles le goût s'est plû, ou l'imagination s'est jouée.

J'ai remarqué, entr'autres, celle-ci : à l'extrêmité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre ; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches ; à toutes ces branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes cizelées avec un art, avec une élégance admirable.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélâbres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium* ; sur-tout dans un trépied, formé par trois satyres, qui portent, sur leur tête,

une large cuvette ; ils respirent ; c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté, à-peu-près, les mêmes arts et les mêmes loix, par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion, offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bisarre.

La forme des vases et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles, où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux. On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout ; la nature était pour eux trop étroite ; ils tâchaient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres ; il fallait bien que toutes les autres fus-

sent exagérées, pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du bled, de l'huile, du vin; comme aussi des réchauts, avec leurs charbons et leurs cendres?

On est étonné et ravi, que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles, qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de bled triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager, avec elle, l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être encore davantage, ce sont des manuscrits brûlés, qui gardent, dans cet état, les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé, tout juste, ce qu'il fallait de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de-là? Comment rétablir entr'elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On

déroule insensiblement, avec une lenteur et une précaution infinie, chaque couche de cendre; et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier, léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache; elle reçoit une ligne, et puis une autre; quelquefois, au bout d'un mois, elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent, et pour que ces signes de la pensée conservent entr'eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût, et du plus beau travail. Rien n'est comparable sur-tout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes luteurs: ils sont tout nuds; ils vont lutter; on

a peur ; car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux, l'Amour forma vos
charmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïque, trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme et l'enveloppèrent en entier. Ces cendres, pressées et durcies par le temps, autour de son corps, l'ont pris et moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein ; il est d'une beauté parfaite ; l'autre, une épaule ; l'autre, une portion de la taille : ils nous révèlent, de concert, que cette femme était jeune, qu'elle était grande, qu'elle était bien faite, et même qu'elle fuyait en chemise : car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompéia à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula, il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve, jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite, de tous les côtés, sur-tout depuis un petit bourg, qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté,

Que ces montagnes sont vertes! Comme elles sont bien cultivées! Les charmantes maisons semées çà et là! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est-là qu'on est heureux : qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter par-tout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes, et murmurent ; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent : on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux.

On respire, à midi, la fraîcheur du soir : l'été, ici, ne fait que passer.

Mais déjà j'apperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison, située au haut de la montagne? à des moines. Et celle-ci sur le penchant? à des moines. Et cette autre, au pied du côteau? à des moines. — Les moines possèdent donc Salerne?

Il y a dix couvens de moines, cinq paroisses, un évêché, deux séminaires, un chapitre, et dix milles ames à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville, dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs. Toutes les maisons en sont pleines Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, sécoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux : seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore dans l'église, des bas-reliefs. L'un d'eux représente la mort d'Adonis : un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel, sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On dirait qu'il y a eu là, pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples, jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs, devant un misérable carrosse, attelé à deux misérables chevaux, qui traînaient deux misérables gentilshommes.

La misère, fardée de luxe, est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pœstum.

Sur le fronton d'un temple.

NON, je ne suis point à *Pœstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi, pour habitation, un si horrible désert, n'ont

n'ont bâti de ville, au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre, est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses, qui fleurissent encore dans les vers de Virgile (1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi par-tout la volupté, l'élégance et l'amour; et vous pourrez me faire croire alors que je suis à *Pœstum.*

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples, dans l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur le débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans!

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avaient pas

(1) Biferique Rosaria Pœsti.

coutume d'écraser le sol; elles montaient avec légéreté dans les airs; elles s'élançaient; celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avaient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyait toujours; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauraient tourner: nos crayons et nos burins, qui flattent tous les monumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvres. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchait encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés: l'imagination peut suppléer presque toutes les autres, elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux, sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin

affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule ; et tout-à-coup, voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne ou sur les débris d'un fronton ; une nuée de corbeaux prend son vol : des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire : la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant, un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit, des sons d'un chalumeau, le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage : il n'y a pas quarante ans, qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines ; il les trouva.

Aujourd'hui, Pœstum n'est, pour ainsi dire, habité que par des voyageurs Français, Anglais, Russes, et non par des Napolitains.

Le propriétaire du sol n'a pas été fort touché de la découverte : c'est un prince. Il a laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille si-tôt quitter ces lieux ; qu'il faille déjà finir

cette lettre! Mais la chaleur est extrême; il n'y a d'abri nulle part. Je voudrais pourtant bien recueillir et remporter dans mon cœur toutes les sensations que je viens d'éprouver. — Qu'on me laisse puiser encore, dans cette solitude, dans ce désert, dans ces ruines, je ne sais quelle horreur, qui me charme. — Oui, j'aime à reculer de deux mille ans dans le passé, au milieu des ruines d'une ville grecque, et parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'avais été coucher en quittant *Pæstum.*

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il était traîné par un seul cheval. J'ai fait, en deux jours et demi, cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non-seulement de cendres, comme Pompéia, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles· Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilège de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre, à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire, dont la circonférence est immense.

On admire, en passant, la solidité et la masse de ce grand monument, bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant la scène : à chaque coin, on voit un piédestal, avec cette inscription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses posuere post mortem.

C'est exactement l'inscription : *À Louis XIV, après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirées des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompéia* et de *Stabia*, est intéressant. Cependant ces peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre, sont placées, ou dans un jour peu favorable, ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élégance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs ?

Les ornemens sont véritablement des ornemens : car, à peine, en sont-ils. On les prendrait, la plupart, pour des jeux du goût de Raphaël ; quelques-uns, pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit charriot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le siége en cocher ; il tient les rênes avec ses pates.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet, et guidé par une cigale.

Un troisième chargé d'une aiguière

entrelassée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — — Un danseur qui, sur une corde, déploye toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grace et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant, entre ses bras, un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin que lui présente, d'un air tendre, par-dessus la tête du vieillard, une fille charmante. — Enfin, un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit, d'un regard

amoureux, sur ses lèvres, le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE,

à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée, pour constater mon voyage; pour rappeller, un jour, à ceux de mes enfans qui viendraient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*, petit village au-delà de *Por-*

tici, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent, avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter, entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *stabat* immortel, et sa mort.

Après avoir traversé, pendant une heure, de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit, dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples. Mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta-là.

Quoiqu'arrêtée et éteinte, elle effraie encore, et menace.

Les bords de cette lave sont tapissée, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrit la nature, et souvent les a franchies.

Là, il fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écroulaient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil précipité au-delà des montagnes couvrait de ses rayons mourans, la côte de Pasilippe, Naples et la mer; tandis que, sur l'isle de Caprée, la lune à

l'horison paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois, des clartés du soleil, de la lune, du Vésuve. Le beau tableau !

Lorsque j'eûs contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jettai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples où, dans ce moment, on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abime gronde; déja il vomit dans les airs, avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendre, une immense gerbe de feux : ce sont des millions d'étincelles : ce sont des milliers de pierres, que leur couleur

noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent: en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se r'ouvre, et vomit encore un autre incendie: cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule... et sillonne, en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne.

J'étais vraiment en extase. Ce désert! Cette hauteur! Cette nuit! Ce mont enflammé! Et j'étais-là!

J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent, qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé; je descendis: avec quel chagrin! il en coûte de détacher d'un pareil tableau, le regard qui sera le dernier!

Adieu Vésuve, adieu lave, adieu flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme! Adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins

dans le moment où mes enfans y seront !

Mes guides avaient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi-jambes : je roulai si vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avais mis plus de trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin ; l'autre, à l'endroit où j'avais quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère : nous nous arrêtâmes ; nous parlâmes du Vésuve ; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et, du son de nos voix, ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu ; et je poursuivis ma route. Enfin, j'arrivai à Portici, bien harassé ; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais, à six heures du matin, je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son

incendie et sa lave, devant mon imagination. Mon ame frémissait encore de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles, que ni le pinceau, ni la parole ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme, comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

VOICI quelques apperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine, dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les états civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente dans les formes; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*,

difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes, et du défaut de mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis long temps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont par-tout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auraient pas moins besoin, que les monnaies, d'être de temps en temps refondues, mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples dans les endroits habités, est prodigieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais; on vit de peu; on vit longtemps.

On vit à peu de frais: la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et, si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps, les moyens de la satisfaire; les Apenins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges;

la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages ; la cendre du Vésuve, de fruits et de bled : on est vêtu du climat.

On vit de peu ; en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps ; à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vite, en France, où, sans cesse, les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies, ici, sont très-rares ; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques ; et la transpiration causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque par-tout, des eaux thermales, et, presque nulle part, des médecins.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Par-tout, on fend la foule ; par-tout, on craint d'écraser un enfant : les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses et sur-tout de petites calêches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive, dans les rues, fort peu d'accidents.

Le mouvement de la rue Saint-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque, le soir, vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés, par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

Le climat a, ici, toute son influence; ici, règne, sans aucune contradiction; la législation du soleil: c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire sans un certain degré de tension dans la fibre; comme il y a des voix, qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va, que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique; lorsqu'il y a opéra dans

les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire, ici, ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde, hautement, en trafique.

On se trompe, à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs, c'est un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, et on s'en vante; comme on avoue et on se vante, ailleurs, qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires, on y médite à chaque pas, comme, à chaque coup, aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion; on l'aime, comme une sorte de

jeu : on plaide, pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité paraît aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempéramment; l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence, mais elle passe, bientôt, au second.

La vengeance, ici, est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme, n'est qu'un meuble; un amant, n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans : mais ses petits : et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux, qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés ; on leur en vend. D'a-

bord ils en font des jouets, ensuite, des esclaves; à la fin, des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnaissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire, est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en baillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher des enfans.

A midi, on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nû: et, une heure avant la nuit, on se lève, on se r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession, ici, de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carrosse ; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique ; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir, dans les rues, à pied : il serait déshonoré.

On reste à l'opéra, ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'academie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire ; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche ; cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable ; on n'en a pas la force. La nature, ici, n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut,

pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là, *Lazaroni.*

Les Lazaroni ne font pas de classe à part ; il y en a dans tous les états : ce sont, tout simplement, des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille, sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler ?

Quand un *Lazaroni* a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne : il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur, qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisis, pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués, à la fois, par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes : ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LES beaux arts ne sont plus connus à Naples ; si vous en exceptez pourtant la musique ; car, dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix ; on la cultive à l'envi. Des loix, des bulles et la nature ont défendu, mais en vain, de pousser, par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son là est ici payé si cher ! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, sont si honorés ! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore des grands hommes : ce sont des Castrats.

Les arts méchaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts méchaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe.

Ici

Ici on met huit jours à faire un ouvrage qui, en France, coûterait une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture sont dans la main des étrangers.

Cependant les nationaux commencent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner, directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais comment se fait-il qu'un petit Etat puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice?

La mer, le climat et le sol résolvent ce problême: le climat, en réduisant tous les besoins; la mer, en appor-

tant, de tous côtés, ses coquillages et ses poissons; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve; elle le serait bien davantage si elle était, non pas sollicitée, mais aidée!

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat sans doute pousse ici l'espèce humaine à la paresse; mais pas avec assez de violence, pour que des influences morales et politiques ne pussent la retenir et la repousser au travail.

On pourrait, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples: le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste,

et la lecture d'Homère, ont produit l'Énéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières, où il n'y a pas de maître d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes, et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, *l'instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'univers: les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et sur-tout le mécontentement, nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire,

n'a lieu que dans une sphère très-peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples; point de soldats; peu d'enfans trouvés: la vie y est si facile! elle y est si naturelle!

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol. Quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques; mais elles n'ont rien qui les distingue; elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que par-tout ailleurs, elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession, ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout-à-l'heure, du cœur humain.

Naples ne cherche encore les regards, ni de l'Europe, ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

LE gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais sur-tout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas. C'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes

les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées, n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société; suivant que, dans ces commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves à travers les vallons, ou les côteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux, par des ordres qui portent cette clâuse: *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux, impunément.

C'est sur-tout, en Sicile, que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchait, que les véritables souverains, c'étaient les barons: on priait pour les barons à la messe.

Le marquis de Carraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non

sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieux : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout, pour opprimer et détruire; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches: mais il ne peut encore presque rien, pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimait la chasse: pour le malheur des habitans de la petite isle *de Procida*, il vint des faisans dans cette isle : aussi-tôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats mul-

tiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfans dans leur berceau : ils rongeaient les nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères? Les mères pleurèrent; — et les maris? — ils se plaignirent! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement, le vice-roi mourut : et dans l'isle de *Procida*, il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai : ils priaient Dieu (c'était leur terme) d'amolir le cœur du vice-roi. Les lâches! que n'endurcissaient-ils le leur! ou plutôt, que ne l'avaient-ils plus tendre pour leurs enfans!

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les Princes, la tyrannie?

LETTRE CV.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvait encore rien, pour protéger et créer.

Que peut, en effet, un monarque avec des revenus très-modiques; avec un peuple ignorant; avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple, n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi que l'habitude de souffrir de ce maître telle et telle chose: elle finit où il innove.

D'ailleurs, cette soumission du peuple étant moins une oppression, qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour

le bien ; il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des bayonnettes, ne paye qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin, le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les désirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer ?

Aussi a-t-on essayé, vainement, un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on employe sont, les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici, en établissement, elle l'a fait : elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement, au monde, mieux organisé :.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais.

Tout l'ordre politique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil ; tous les deux, des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi, à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vint. Mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient! Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut, cependant, s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est faible, ici, pour faire le bien, elle est très-puissante pour faire le mal; elle exile; elle dépossède; elle impose à volonté. Que dis-je? Les impôts ne sont, ici, que des contributions; on les exige.

L'autorité ne laisse guères finir les procès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une chose cependant, modère le despotisme des ordres; c'est la contra-

riété des ordres: au milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre, et n'exécute rien, à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre: chacun se sert du roi tour-à-tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

AVEC ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, rélativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne; elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane; ils se sont

embarqués pour Livourne ; il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies? Celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France......

Dépouiller les provinces et piller le trésor public: voilà, ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine; la grande marine, ici, est inutile ; mais M....., qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme, en France, le maréchal de Cas...., *notre marine;* et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit, dans ce moment, un vaisseau de quatre-vingt canons. Ce vaisseau touche à sa fin; le port destiné à le recevoir, est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe!

Le commerce, du moins, est-il

bien administré? J'ai tous les vices, dit publiquement l'abbé G.....; il faut donc que chacun d'eux soit payé; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G..... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse, c'est sans contredit, celle de la justice.

Il y a trop peu, ici, de ce qu'il y a beaucoup trop en France; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt-un.

Ils forment cinq chambres, composée chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appellé la *vicairie*, et un tribu-

nal suprême, appellé la chambre royale.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de *jurisdiction*, avant d'arriver au trône, qui les renvoye souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice: c'est que la cour les fait; c'est que le roi les paye; c'est qu'ils sont en petit nombre; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive), les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part, la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France: nulle part, elle ne se sent davantage.

Mais, en France, la vénalité des charges! me dit un avocat Napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches; et malheur

aux monarchies, où ils peuvent être pris parmi les pauvres ! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote, un tyran !

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges sont autour d'une table, dans une salle assez étroite ; et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre tour-à-tour, l'éventail, le mouchoir et le bouquet, qu'ils ont, chacun, devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès, à haute voix ; mais les juges ne l'écoutent pas ; car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public, et on recommence le rapport : les juges alors écoutent et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres ; ils balayent toutes les anti-chambres ; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entr'eux ; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend, ailleurs, dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont, à présent quatre-vingt ans : l'un d'eux, quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi ; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure, uniquement formée d'une jurisprudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

Aussi, les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire, pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue, et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau, sont érudits et enflés. Nulle

éloquence, car nulle vertu; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles: ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau: chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie, tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure, qui reçoit et proscrit, à volonté. Chose étrange! le régime d'un ordre, chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique; mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a

eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé: *Eh! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté!* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup; par conséquent, légèrement: mais soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais, en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans; les trois quarts y périssent; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot, où on le prive de toute lumière; on lui

ôte jusqu'à la paille ; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant, trois ou quatre spectres, à longue barbe, les yeux caves, le visage hâve, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis, d'un rayon de jour qui m'éclairait à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle, s'est exhalée ; ils étaient ensevelis là, depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier : *vivez-vous ?*

Un d'eux s'est avancé, d'un air furieux, et s'est écrié : *non ; je n'ai point assassiné mon père.* Il avait assassiné son père, mais il n'avait pas avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme, pendant trois jours de suite, avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort : elle est bien longue ! quel supplice ! car la plus grande partie de

la peine de mort, c'est de l'attendre (1).

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux loix de Naples ; elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat ; on l'appelle l'avocat des pauvres ; mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse. Que dis-je ? Souvent dans ses duels avec les accusés, elle, qui punit l'assassinat, les assassine. Il est bien à désirer que par-tout on la réforme. Quels tyrans que les mauvaises loix ! et sur-tout les mauvaises loix criminelles !

---

(1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort ; mais, en respectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

LETTRE CVIII.

A NAPLES.

Suite de la précédente.

JE n'ai point parlé, jusqu'ici, du gouvernement de la Sicile, qui est sous des loix, sous des mœurs, sous une administration absolument différente.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples, où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissait autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'univers, tant de chefs-d'œuvres de tous les beaux arts, est abandonnée, depuis des siècles, à des vice-rois, et à l'Etna.

Cependant une intrigue de cour lui a envoyé, depuis peu, pour vice-roi, le marquis de Carraccioli. Ce vice-roi attaque tous les abus, avec le fer, et

ils n'en repoussent que plus vigoureux : il devrait se servir du temps ; mais il est pressé de jouir ; sa vice-royauté touche à sa fin.

Les Siciliens sont regardés, à Naples, comme des étrangers ; à la cour, comme des ennemis.

On croit que les vexer, c'est les gouverner ; on croit qu'il faut en faire des esclaves soumis, pour en faire des sujets fidèles.

En tout, la Sicile est regardée par le ministère, comme une excroissance incommode ; la cour ne voit que Naples ; les grandes capitales sont, au pied des trônes, comme de hautes montagnes, devant les provinces.

Mais comment, avec si peu de police, avec une si mauvaise législation, avec une administration pareille, les choses à Naples, vont-elles encore ? La nature humaine ne fait pas le mal pour faire du mal, mais pour se procurer le bien ; or, dans ce royaume, le bien coûte moins de mal, que dans les autres pays : un bonheur négatif suffit, dans les pays chauds ; dans les climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les

pays chauds, il suffit au désir du bien-être, de ne pas souffrir ; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie, des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà, en partie, ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat, à Naples, fait la police ; comme, à Rome, le couteau ; et l'espionage, à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache, depuis peu, à bien gouverner.

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de graces ; et elle a beaucoup de graces.

Si ces souverains ont commis des fautes, dans le commencement, ils ne sont que trop excusables ; abandonnés, dès l'âge de quinze ans, à la jeunesse, et au trône : ils sortaient des mains de vieux ministres Espagnols, qui leur apprenaient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter ; qui leur dérobaient leur règne.]

LETTRE

LETTRE CIX.

A Naples.

JE vais réunir, dans cette lettre, plusieurs objets isolés.

Comment pourrai-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des chartreux, ou plutôt qu'il y a placés; tant l'illusion est complette?

Quels beaux caractères de têtes! je crois avoir vu des prophêtes.

Ces tableaux sont le chef-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvres de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai; mais il est très-vigoureux; on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances: il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des chartreux, si riche d'ailleurs, le serait assez de ces douze tableaux. Le gouvernement parait penser ainsi ; car il le met, de temps en temps, à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple ? Il est immense ; car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *giesu nuovo :* mais que cette composition est confuse ! Nul choix, nul effet ; aucun intérêt : ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer, sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les camps, et mourut dans un couvent ; qui composa, en vers empruntés, à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur l'enfantement de la vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire !

> Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
> Sincerus (1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui ? lui, Sannazar, aussi près de

---

(1) C'est le surnom de Sannazar.

Virgile, par son tombeau, que par son poëme.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit, et l'affectation de l'antithèse.

Que de vérités elles immolent! que de monstres elles accouplent! Elles rapprochent Sannazar et Virgile.

Je vous parlerais des catacombes de Naples, si je ne vous avais parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve, en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier; elle ne se fait pas dans cette saison; elle y est trop naturelle: je vous dirai, seulement, que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité: il cessera, dit-on, bientôt tout-à-fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus, dans tout l'univers, qu'un seul miracle: l'univers!

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait, hier, toute la journée, un temps affreux : je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez-donc à aucun détail sur Naples, ou ses environs ; mais, pour vous en dédommager, autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai finie hier.

C'est une espèce d'hymne, que ce poëte avait composée, pour les *céréales*, ou fètes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence ; écoutez, tous, mes chants.
Le voici, l'heureux jour, où chaque dieu des champs,
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.
Viens, Bacchus ; viens, Cérès ; venez tous deux, parés,
Bacchus, de pampres verds ; Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grace à la terre :
Que, libre, en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs,
Et toi-même, ô bergère ! en l'honneur de la fête :
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tous à Cérès : mais, loin d'elle, en ce jour,
Quiconque aura veillé dans les bras de l'amour.
Cérès veut un cœur chaste ; elle veut des mains pures :
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant, vers l'autel, où brille un feu sacré
D'enfants ceints de festons, l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs ! dieux ! voilà nos domaines !
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.

Que le froid aquilon, que l'Auster pluvieux,
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frilleux,
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes:
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or:
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente, et le chien complaisant,
Ne point hâter les pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés! Au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.
Je vous rends grace, ô dieux! nos guerêts sont sauvés!
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule.... et buvez.
Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle,
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi, je vais, *dans mes vers*,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phœbus, préside aux jours, Phœbé préside aux nuits.
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits:

Palès règne aux vallons, et Cérès dans les plaines :
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines :
Chaque Faune à ses bois, chaque Nymphe à ses eaux :
Un dieu léger s'enfuit sur les légers ruisseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie :
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie :
L'osier, avec le chaume, en cabanne tressé ;
Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé ;
Le tremblant charriot, qui, sur son axe, crie ;
Et mille autres bienfaits que l'univers publie.
Déjà, de nos ayeux, le chêne nourricier,
N'offre plus qu'au vil porc un met vil et grossier :
Un arbre, d'un autre arbre, adopte la famille :
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère ; tout rit. A travers ce vallon,
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne :
Puis, des feux du soleil, le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus paraît : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse, égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même, jadis,
Avait servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive, et riante et merveille.
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.

D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son,
Bientôt, en temps réglés, la voix, avec aisance:
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence,
Enfin par sept tuyaux, qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux ! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques:
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux:
Façonna la houlette et creusa des pipeaux;
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brébis de sa toison pesante.
Alors, tout s'empressa pour servir nos besoins:
Le sexe eut des travaux; et l'enfance, des soins.
Du haut de la quenouille, alors, la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide.
Arrive, en fil léger, au fuseau qui l'attend;
Le fuseau la rassemble, et s'enfuit en roulant.

C'est alors, nous dit-on, que l'Amour prit naissance.
Au milieu des troupeaux, il passa son enfance.
Un jour, il essaya (qu'il apprit aisément!)
A tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
D'abord, au fond des bois, sa flèche encor peu sûre
Poursuit les cerfs errans qu'il frappe à l'aventure:
Mais voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
Il quitta les forêts et vint vivre avec nous.

Il vise à tout moment au cœur léger des belles :
Ses traits les plus aigus, il les lance aux cruelles :
Et, s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
D'un dard, enfant terrible, il aime à le percer.
C'est par son ordre encor, que la jeune Glicère,
Trompant furtivement le sommeil de sa mère,
D'un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
Vers son amant, dans l'ombre, étudie un chemin :
Et qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
Balbutie, en pleurant, sa dernière tendresse.
Malheur à ceux qu'Amour voit, d'un œil irrité !
Heureux celui qu'Amour, d'un sourire, a flatté !

Accours donc, dieu puissant ! prends place à cette table,
Sans traits et sans flambeau, sans cet arc redoutable ;
Nû, mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous ;
Tout haut, pour vos troupeaux, et puis, tout-bas, pour vous :
Pour vous aussi, tout haut ; car la flûte résonne,
Et la foule, en tumulte, autour de vous, bourdonne.
Dansez, chantez, buvez ; hâtez-vous ; Phœbé luit :
Des astres amoureux le chœur brillant la suit :
Et déjà le sommeil, les yeux clos, en silence,
Sur un songe appuyé, d'un pied douteux, s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'ai vu, dans l'église de Saint Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de sept ans, à Jeanne première, et victime, à dix-huit, au milieu de sa cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hazardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié, à prix d'or, par un pape; mais auquel jamais ne pardonna, ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourt, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin blanchie dans le malheur et le remords, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de

ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II, fut assassiné à Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre, au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint Janvier, elle le transporta, la nuit, dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'inhuma furtivement, et lui fit ériger, dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne première, et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne seconde, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *san Giovani*; de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter grièvement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtresse; et, comme Essex,

il rougit aussi l'échaffaut d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvait tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Elisabeth, mourut, peu de temps après la mort de son amant, consumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et sanglante, que nuit et jour elle voyait.

En quittant ces tombeaux (c'était le soir), je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné, aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre; et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiraient à mes pieds. Je ne saurais vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi: au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune élizéen, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues qui accouraient vers moi, se brisaient, et rétentissaient dans l'intérieur du palais, parmi ses ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

LETTRE CXII.

A Pompéia.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie, il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée; c'est-à-dire, à Pompéia.

Ses habitans dormaient. Tout-à-coup, un vent impétueux s'élève, détache une portion de la cendre qui couvrait le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillon dans les airs, sur Pompéia; elle fut ensevelie toute vivante, en un quart-d'heure, avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitans! Ils maudirent sans doute mille fois, le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens qui avaient bâti Pom-

péia, au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre !

En vérité, les hommes ressemblent aux fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillères, le moment d'après, la refont.

La cendre couvrit Pompéia. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre ; y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toîts de cette ville étaient des vergers et des champs. Un jour on bêche, on enfonce la pioche plus avant ; quelque chose résiste ; c'était une ville : Pompéia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller. Mais, soit mauvaise administration, soit indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ces ruines, aussi-tôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un quarré long de bâtimens, qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade

s'appuie sur un portique, qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé, dans l'une, un moulin, qui servait aux soldats à moudre le bled pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin, qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café, le second est formé de deux meules, qu'on remue à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'ossemens; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée, en roulant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trotoirs, qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans? On ne voit personne dans les boutiques! personne dans la rue! toutes les maisons sont ouvertes!

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet. C'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées, tous les appartemens sont isolés; mais aussi, quelle propreté! quelle élégance! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade quarrée, et au milieu, une citerne, pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves, et par-tout des peintures à fresque, du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages. Elles sont appuyées sur la lave, qui a formé ici comme une montagne, au penchant de laquelle on a bâti. Le troi-

sième donne en haut sur une rue, et le premier donne, en bas, sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade autour du jardin est agréable : on peut s'y promener pendant le soleil ; on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'apperçois dans cette chambre ? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant : son père et sa mère sont donc là ?

Remontons : le cœur, ici, n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on l'a laissé ouvert. Quel est ce dieu, dans le fond de cette niche ? C'est le dieu du silence, qui, d'un signe de doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeoit la victime ; le sang coulait par cette rigole : il allait se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tombait sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres

se purifiaient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire; il est bien étroit. Combien de colonnes? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes, aux deux coins de l'autel? J'entends! C'est par-là que les imposteurs se glissaient, pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la divinité. On t'a donc toujours trompé, pauvre peuple! Viens voir comme ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté; ils ont mangé des œufs frais; ils ont bu du bon vin.

Voici des inscriptions: *Popidi ambleati*, *Corelia celsa.* C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres; ces prêtres les appellent *pieux*, singulier synonyme de *dupes.*

En sortant du temple d'*Isis*, je passe devant...... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de Priape est tout près du temple d'Isis.

Les anciens avaient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent, d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison

de campagne d'*Aufidius*; car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venaient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius* est charmante; les peintures à fresque sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans! Avec quelle économie, et par conséquent quel goût, on a distribué les figures dans les panneaux! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus? cet *Adonis*? dans ce bain, ce jeune Narcisse? ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, sans doute, qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin; et autour du portique, cette cave quarrée et couverte. Est-ce du Falerne, que renferment ces *amphores*? Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle: allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéia.

LETTRE CXIII.

A Naples.

QUEL dommage que ce pays soit si mal administré!

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de pousser, quand on embrasse ce pays, d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria, devant un chartreux: *le bonheur est ici! oui*, repartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella: quel tableau! il est digne du pinceau des Vernets, des Roberts, des Delilles, des Rouchers et des Saint-Pierres: des rivières, des vallons,

des forêts, des montagnes, des côteaux, des volcans et la mer, la ville où nâquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs, les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'univers! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil! Joignez à ce tableau tout ce que les heures y ajoutent, ou en retranchent, lorsque dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant, à son tour, le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraîches! quels midis brillans! quels soirs calmes et silencieux! enfin quelles nuits amoureuses!

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien; c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un, ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterais à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de Pline le jeune, à Tacite, de ce funeste événement. Mais, puisque cette entreprise, mon cher fils, serait encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc, en abrégé, le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher

Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre, où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vesuve (1).

" Vous me demandez des détails „ sur la mort de mon oncle, afin de „ pouvoir, dites-vous, la transmettre „ toute entière à l'avenir. Je vous rends „ graces de votre intention. Sans doute „ le souvenir éternel d'un fléau, par „ lequel mon oncle a péri avec des „ peuples, promettait à son nom l'im- „ mortalité; sans doute ses ouvrages „ aussi l'en flattaient. Mais une ligne „ de Tacite la lui assure. Heureux „ celui à qui les Dieux ont accordé „ de faire des choses dignes d'être „ écrites, ou d'en écrire de dignes „ d'être lues! Plus heureux celui qui „ en obtient à la fois ces deux fa- „ veurs! Tel a été le sort de mon „ oncle. J'obéis donc avec empresse-

(1) Première éruption connue.

„ ment à vos ordres, que j'aurais sol-
„ licités.

„ Mon oncle était à Misène, où il
„ commandait la flotte.

„ Le 23 d'Août, une heure envi-
„ ron après midi, comme il était sur
„ son lit, occupé à étudier, après
„ avoir, suivant sa coutume, dormi
„ un moment au soleil et bu de l'eau
„ froide, ma mère monte à sa cham-
„ bre. Elle lui annonce qu'il s'élève
„ dans le ciel un nuage d'une gran-
„ deur et d'une figure extraordinaires.
„ Mon oncle se lève: il examine le
„ prodige; mais sans pouvoir recon-
„ naître, à cause de la distance que
„ ce nuage montait du Vésuve. Il
„ ressemblait à un grand pin: il en
„ avait la cime; il en avait les bran-
„ ches. Sans doute un vent souter-
„ rain le poussait avec impétuosité et
„ le soutenait dans les airs. Il paraissait
„ tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de
„ diverses couleurs, suivant qu'il était
„ plus ou moins chargé ou de cailloux
„ ou de cendres.

„ Mon oncle fut étonné: il crut ce
„ phénomène digne d'être examiné de
„ près. Vîte une galère, dit-il: et il
m'invite

„ m'invite à le suivre. J'aimai mieux „ rester pour étudier. Mon oncle sort „ donc tout seul, et ses tablettes à la „ main ; il s'embarque.

„ Cependant je continuai à étudier. „ Je prends le bain ; je me couche ; „ mais je ne pouvais dormir. Le trem- „ blement de terre, qui, depuis plu- „ sieurs jours, agitait aux environs „ tous les bourgs, et les villes même, „ augmentait à tout moment. Je me „ lève pour aller éveiller ma mère ; ma „ mère entre soudain dans ma chambre „ pour m'éveiller.

„ Nous descendîmes dans la cour. „ Nous nous assîmes. Pour ne pas „ perdre mon temps, je me fis ap- „ porter Tite-Live. Je lis, je médite, „ j'extrais, comme j'aurais fait dans ma „ chambre. Était-ce fermeté ? Était-ce „ imprudence ? Je l'ignore : j'étais si „ jeune (1) ! Dans le moment arrive „ un ami de mon oncle, parti nou- „ vellement d'Espagne pour le voir. „ Il reproche à ma mère sa sécurité ; „ à moi, mon audace. Je ne levai

(1) Il n'avait alors que dix-huit ans.

„ seulement pas les yeux de dessus
„ mon livre. Cependant les maisons
„ chancelaient à un tel point, que nous
„ résolûmes de quitter Misène. Le
„ peuple épouvanté nous suivit; car
„ la frayeur imite quelquefois la pru-
„ dence.

„ Sortis de la ville, nous nous ar-
„ rêtons. Nouveaux prodiges, nou-
„ velles terreurs. Le rivage, qui s'é-
„ largissait sans cesse, couvert de pois-
„ sons demeurés à sec, s'agitait à tout
„ moment et repoussait fort loin la mer
„ irritée qui retombait sur elle-même,
„ tandis que devant nous, s'avance,
„ des bornes de l'horison, un nuage
„ noir, chargé de feux sombres, qui
„ incessamment le déchirent et jail-
„ lissent en larges éclairs.

„ L'ami de mon oncle revient alors
„ à la charge. Sauvez-vous, nous dit-
„ il, c'est la volonté de votre oncle,
„ s'il est vivant; et son vœu, s'il est
„ mort. — Nous ignorons le sort de
„ mon oncle, répondîmes-nous, et
„ nous nous inquiéterions du nôtre!
„ —A ces mots l'Espagnol part.

„ Dans l'instant la nue s'abat des
„ cieux sur la mer, et l'enveloppe;

„ elle nous dérobe l'isle de Caprée, et „ le promontoire de Misène. Sauves-„ toi, mon cher fils, s'écrie ma mère ; „ sauves-toi ; tu le dois, et tu le „ peux, car tu es jeune ; mais moi, „ chargée d'embonpoint et d'années, „ pourvu que je ne sois pas cause de „ ta mort, je meurs contente.—Ma „ mère, point de salut pour moi, qu'a-„ vec vous.—Je prends ma mère par „ la main, et je l'entraîne.—O mon „ fils! disait-elle en pleurant, je te „ retarde!

„ Déja la cendre commençait à tom-„ ber ; je tourne la tête : une épaisse „ fumée, qui inondait la terre comme „ un torrent, se précipitait vers nous. „ —Ma mère, quittons le grand che-„ min ; la foule va nous étouffer dans „ ces ténèbres qui accourent. A peine „ avions-nous quitté le grand che-„ min, il était nuit ; la nuit la plus „ noire. Alors ce ne furent plus que „ plaintes de femmes, que gémisse-„ mens d'enfans, que cris d'hommes. „ On entendait à travers les sanglots „ et avec les divers accens de la dou-„ leur, — *mon père!* — *mon fils!*— „ *ma femme!*— On ne se reconnais-

„ sait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa
„ destinée ; celui-là, le sort de ses pro-
„ ches ; les uns imploraient les dieux ;
„ les autres cessaient d'y croire : plu-
„ sieurs appellaient la mort même con-
„ tre la mort. On disait que l'on était,
„ maintenant, enseveli avec le monde
„ dans la dernière des nuits, dans
„ celle qui devait être éternelle :—
„ Et au milieu de tout cela, que de
„ récits funestes ! que de terreurs ima-
„ ginaires ! la frayeur outrait tout, et
„ croyait tout.

„ Cependant une lueur perce les té-
„ nèbres ; c'était l'incendie qui appro-
„ chait ; mais il s'arrête, s'éteint ; la
„ nuit redouble, et avec la nuit, la
„ pluie de cendres et de pierres. Nous
„ étions obligés de nous lever, de
„ moment en moment, pour secouer
„ nos habits. Le dirai-je ? Au milieu
„ de cette scène d'horreur, il ne m'é-
„ chappa pas une plainte. Je me con-
„ solais de mourir, dans cette pensée,
„ *l'univers meurt.*

„ Enfin, cette épaisse et noire va-
„ peur peu à peu se dissipe et s'éva-
„ pore. Le jour ressuscite ; même le
„ soleil ; mais terne et jaunâtre, tel

„ qu'il se montre ordinairement dans „ une éclipse. Quel spectacle s'offrit „ alors à nos regards encore incer- „ tains et troublés ! Toute la terre „ était ensevelie sous la cendre, comme „ elle l'est, en hiver, sous la neige. „ Le chemin était perdu. On cher- „ che Misène; on le retrouve; on y „ retourne; on le reprend; car on „ l'avait en quelque sorte abandonné. „ Nous reçûmes, bientôt après, des „ nouvelles de mon oncle. Hélas! „ nous avions toute raison d'en être „ inquiets !

„ Je vous ai dit, qu'après nous „ avoir quitté à Misène, il était monté „ sur une galère. Il dirigeait sa route „ vers *Rétine*, et les autres bourgs me- „ nacés. Tout le monde en fuyait; „ il y entre. Au milieu de la confu- „ sion générale, il observe attentive- „ ment la nue: il en suit tous les „ phénomènes, et, à mesure il dic- „ tait. Mais déja une cendre épaisse „ et brûlante s'abattait sur sa galère; „ deja des pierres tombaient à l'en- „ tour; déja le rivage était comblé „ de quartiers entiers de montagne. „ Mon oncle hésite s'il retournera sur

„ ses pas, ou s'il gagnera la pleine „ mer. *La fortune seconde le courage* „ (s'écrie-t-il), *tournez vers Pompo-* „ *nianus.* Pomponianus étoit à Sta- „ bie. Mon oncle le trouve tout trem- „ blant : il l'embrasse, l'encourage, „ et, pour rassurer son ami par sa „ sécurité, il demande un bain, se „ met ensuite à table, et soupe gai- „ ment ; ou du moins, ce qui ne „ prouverait pas moins de caractère, „ avec toutes les apparences de la „ gaieté.

„ Cependant le Vésuve s'enflam- „ mait de toutes parts, dans la pro- „ fondeur des ténèbres. *Ce sont des* „ *villages abandonnés qui brûlent*, di- „ sait mon oncle à la foule, pour „ tâcher de la rassurer. Ensuite il se „ couche ; il s'endort. Il dormait du „ sommeil le plus profond, lorsque „ la cour de la maison commença à „ se remplir de cendres : toutes les „ issues s'obstruaient. On court à lui ; „ il fallut l'éveiller. Il se lève ; il re- „ joint Pomponianus, et délibère avec „ lui et sa suite sur le parti qu'il faut „ prendre. Resteront-ils dans la mai- „ son ? Fuiront-ils dans la campa-

„ gne? S'ils restent, comment échap-
„ per à la terre qui s'entr'ouvre? et
„ s'ils fuient, aux pierres qui tom-
„ bent? On choisit le dernier parti,
„ la foule persuadée par la crainte,
„ mon oncle convaincu par la raison.

„ On sort donc à l'instant de la
„ ville, et, pour toute précaution,
„ on se couvre la tête d'oreillers. Le
„ jour recommençait par-tout ailleurs;
„ mais là, continuait la nuit; nuit
„ horrible! la nue en feu l'éclairait.
„ Mon oncle voulut s'approcher du
„ rivage, malgré la mer qui était en-
„ core grosse. Il descend; boit de
„ l'eau; fait étendre un drap, et se
„ couche. Tout-à-coup des flammes
„ ardentes, précédées d'une odeur de
„ soufre, brillent, et font fuir au
„ loin tout le monde. Mon oncle,
„ soutenu par deux esclaves, se lève;
„ mais soudain, suffoqué par la va-
„ peur, il tombe: — et Pline est
„ mort.....

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitaient, sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel récit, mon cher Charles! il vous montre tout-à-la-fois, la première éruption connue du Vésuve, une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connaître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité; et il pourrait vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV. ET DERNIERE.

A Naples.

JE me suis embarqué hier, avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les isles semées dans la mer de Naples.

J'ai vû le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux qui semblaient se relever, et les flots qui s'étendaient. On aurait dit que le soleil s'était reposé au milieu

d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe ; courir sur le promontoire de *Misène* ; étinceler dans les ondes qui baignent les isles *Procita*, *Ischia* et *Nisida* ; et s'avançant, ensuite, vers la borne horisontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons le plus doux, Baïes et Pouzzol ; et le golfe qui les sépare ; et le *Monte Nuovo* formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan ; et le *Monte Barbaro*, ou jadis mûrissait le Falerne ; enfin, les champs Elisées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités, qui florissaient autrefois sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil ! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux, que la nature semblait avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier !

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur ; et là, je contemple ce pas que la mer a mis huit cent ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siè-

cles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions!

Redescendu, j'ai erré, à pied sec, dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile*; dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre, et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venait donc déposer les cadavres des habitans de Misène sur les bords de cette onde, séparée par un canal, du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte*.

Voici les champs Elisées. Quel silence, quelle tranquillité, quelle fraîcheur! quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais, et dans ces sentiers solitaires!

Mais, à cent pas, voilà les enfers. Admirable contraste! Comme il est

fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappelèrent.

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit, emprisonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.
Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Epouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut d'un mont un roc, qui roule en bas.
O fureur! ô supplice! ô vengeance inouie!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie?
Son cœur rongé renaît sous le bec du vautour.
Et Tantale? Il est là. Du lac qui dort autour;
L'eau s'offre aux malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit, dès qu'il la touche,
Tout mortel, en ces lieux, aborde avec horreur:
Pour moi, du tendre Amour, fidèle adorateur,
Je trouve en descendant, de la barque fatale,
Vénus, qui m'attendait sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et, me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois éliséen.
Là, parmi les lilas, Philomèle amoureuse
Mêle aux voix des oiseaux sa voix mélodieuse

Là, l'œillet et la rose émaillant les vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons;
Le jour y luit plus doux; et le jeune Zéphire,
Épure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats;
Et l'amour, qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errants, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrthe fleuri;
Qui s'avance à pas lents, en suivant le rivage?
Est-ce un fils d'Apollon? est-ce un héros? un sage?
Le ciel est juste, enfin: c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des champs élisées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génétrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron; les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvait la santé, de thermes où l'on trouvait mille délices, et sur tout ces charmans rivages, si funeste à la pudeur et si favorable à l'amour, où les zéphirs, où la mer, où l'air, où tout détachait les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens

efféminés, mêlés au souffle des zéphirs et aux accens des oiseaux, venaient se perdre les accens des trompettes guerrières qui, dans tous les pays du monde, célébraient les victoires de Rome, et en sollicitaient de nouvelles; où, enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs chantaient, dansaient, soupiraient, toutes les nations essuyaient leurs larmes et respiraient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que, lorsque ces temples étaient entiers, qu'on y célébrait les fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifiait à Mercure; que, lorsque tous ces thermes: toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étaient incessamment fréquentés; que tous ces théâtres étaient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie, que ce golfe était couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes et de mâts ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient sans cesse, sur une mer jonchées de roses, une jeunesse folâtre et brillante; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendait des

cieux dans la mer, à cette heure la plus corrompue de toutes les heures de la soirée, lorsque tout s'abandonnait ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu; oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron, d'avoir une maison de campagne à Baye; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; et que Properce crut sa Cinthie infidelle, dès qu'elle y fut arrivée. — Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique désert, quoique couvert de ruines qui pendent et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux; il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré; je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague, légère, qui, successivement, éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières lueurs du jour; mes pensées s'amollissent sur-tout à ce silence qui se répand de moment en moment, sur ces

rivages, et du sein duquel s'élève par dègrés le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent les flots éloignés, des bêlemens, des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphirs ne se reposent jamais, enfin, de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment, comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les, ces dangereux rivages, et rembarquons-nous pour Naples. — Après demain nous retournerons à Rome.

FIN.

TABLE

Des matières du second volume.

Fin de la table du second volume.

